



HAL
open science

Les sens de la poignée de main en Grèce ancienne du VIIIe au Ve siècle avant J.-C.

Francesco Mari

► To cite this version:

Francesco Mari. Les sens de la poignée de main en Grèce ancienne du VIIIe au Ve siècle avant J.-C.. *Ktèma: Civilisations de l'Orient, de la Grèce et de Rome antiques*, 2018, Luxe et richesse dans l'Antiquité et à Byzance, 43, pp.105-132. halshs-01960768

HAL Id: halshs-01960768

<https://shs.hal.science/halshs-01960768>

Submitted on 19 Dec 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

KTÈMA

CIVILISATIONS DE L'ORIENT, DE LA GRÈCE ET DE ROME ANTIQUES

Luxe et richesse dans l'Antiquité et à Byzance

Philippe QUENET	Luxe et transgression dans les cités-États sud-mésopotamiennes (3100-2350 av. J.-C.) d'après quelques séries d'objets en coquille.....	5
Sylvie DONNAT	Du luxe aux richesses-špss. À propos de la scène du petit lever de Ptahhotep (Égypte, vers 2400-2300 av. J.-C.).....	35
Anne-Marie ADAM Alain CHAUVOT	Luxe du cadre de vie et du cadre de mort chez les Celtes de l'âge du fer..... <i>Luxus et pompa</i>	47
	La notion de luxe d'après trois portraits de « barbares » dans la <i>Correspondance</i> de Sidoine Apollinaire	57
Catherine DUVETTE	Une idée du luxe en contexte paysan : le cas des villages protobyzantins du ġebel Zawiyé (Massif calcaire de Syrie du Nord)	77
Stavros LAZARIS	Sur le statut et l'utilisation de l'or à Byzance : le cas des manuscrits chrysographiés.....	93

Varia

Francesco MARI	Les sens de la poignée de main en Grèce ancienne du VIII ^e au V ^e siècle avant J.-C.	105
Alexandra BARTZOKA	Les dispositifs judiciaires des Cyclades à l'époque classique et la question de leur indépendance.....	133
Edmond LÉVY	Bía chez Aristote	155

N° 43

STRASBOURG

2018

KTÈMA

CIVILISATIONS DE L'ORIENT, DE LA GRÈCE ET DE ROME ANTIQUES

Revue annuelle

Fondateurs : Edmond FRÉZOULS †
Edmond LÉVY

Directrice de la revue : Dominique LENFANT

Directeur honoraire : Edmond LÉVY

Comité de rédaction : Agnès ARBO MOLINIER, Frédéric COLIN, Michel HUMM, Anne JACQUEMIN, Luana QUATTROCELLI, Anne-Caroline RENDU-LOISEL

Comité scientifique : Cinzia BEARZOT (Milan), Harriet FLOWER (Princeton), Sabine HUEBNER (Bâle), Tanja ITGENSHORST (Fribourg, Suisse), Olaf KAPER (Leyde), Alexander PRUß (Mayence), Christopher TUPLIN (Liverpool), Ralf VON DEN HOFF (Fribourg, Allemagne)

Comité de lecture : Le comité de lecture est constitué des spécialistes extérieurs qui expertisent les articles et doivent rester anonymes.

Directeur de publication : Michel DENEKEN, président de l'Université de Strasbourg

Maquette et mise en page : Ersie LERIA

Éditeur

Presses universitaires de Strasbourg
5 allée du Général Rouvillois – CS 50008
FR-67083 STRASBOURG CEDEX
Tél. : (33) 03 68 85 62 65
info.pus@unistra.fr
pus.unistra.fr

Ventes au numéro

En librairie ou en commande en ligne sur le site
des Presses universitaires de Strasbourg :
pus.unistra.fr

Abonnements

FMSH Diffusion/CID
18 rue Robert-Schuman
CS 90003
FR-94227 CHARENTON-LE-PONT CEDEX

Tél. : 01 53 48 56 30
Fax : 01 53 48 20 95
cid@msh-paris.fr

ISSN 0221-5896

ISBN 979-10-3440-026-3

ΚΤÈΜΑ

CIVILISATIONS DE L'ORIENT, DE LA GRÈCE ET DE ROME ANTIQUES



PRESSES UNIVERSITAIRES DE STRASBOURG



Les sens de la poignée de main en Grèce ancienne du VIII^e au V^e siècle avant J.-C.

RÉSUMÉ-. Cet article étudie la pratique de la poignée de main dans la Grèce d'époque archaïque et classique. Le geste est envisagé sous l'angle de sa symbolique, de ses usages divers lors des relations quotidiennes et de sa valeur dans des circonstances officielles, y compris dans la diplomatie. L'enquête se concentre sur les sources littéraires, parmi lesquelles les poèmes homériques et les pièces théâtrales du V^e siècle athénien ont un rôle prépondérant. L'analyse met en lumière à la fois la polysémie de la poignée de main en Grèce (notamment en tant que symbole d'accueil, d'attention et de confiance) et son évolution diachronique.

ABSTRACT-. This article deals with the handshake in the Archaic and Classical ages of ancient Greece. The gesture is studied from different points of view, including its symbolic meanings, its different uses in daily life, and its value as a diplomatic practice. The enquiry focuses mainly on literary sources, among which the Homeric epics and Athenian fifth-century plays prove to be particularly relevant. The analysis enlightens the polysemous character of the Greek handshake (especially as a symbol of welcome, attention or good faith) and its diachronic evolution.

La poignée de main est un geste qui de nos jours encore fait preuve d'une très grande vitalité. Ses origines sont pourtant très anciennes. Sans doute est-ce dû à l'exceptionnelle force communicative et symbolique dont cette pratique est pourvue, et à sa capacité de transmettre, sous une forme très simple, un message complexe. Ce sont bien ces caractéristiques de la poignée de main qui permettent d'en faire l'anthropologie¹. Lorsqu'un individu tend sa main à un autre, il admet que sa propre main soit bloquée et voit ainsi son propre potentiel offensif significativement réduit². Pourtant une main tendue et prête à se laisser bloquer symbolise également la requête de la réciprocité, parce que celui qui bloque la main d'un autre individu par une poignée de main s'en trouve aussitôt dans la même condition que son partenaire. Aucune argumentation rhétorique, aucune parole – aussi précise et détaillée soit-elle – ne saurait être à la fois aussi prégnante et immédiate que la poignée de

Abréviations:

LSJ = H. J. Liddell, R. Scott & H. S. Jones (éd.) (1940-1996), *A Greek-English Lexicon*⁹, Oxford.

DELG = P. Chantraine (1968), *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*, vol. I-II, Paris.

CVA = *Corpus Vasorum Antiquorum*, Union Académique Internationale, 1920-.

ARV² = J. D. Beazley (1963), *Attic Red-Figure Vase-Painters*, Oxford (2^e éd.).

DNP = H. Cancik & H. Schneider (éd.) (1996-2003), *Der Neue Pauly. Enzyklopädie der Antike*, Stuttgart.

(1) Voir GOFFMAN 1967, p. 19, 41 ; SCHRIFIN 1974. Plus généralement, sur l'anthropologie de la main, cf. STREEK 2009.

(2) HERMAN 1987, p. 51 : « Two clasping hands mutually nullify each other's aggressive potential ».

main. C'est pourquoi, d'ailleurs, celle-ci précède souvent les paroles, et constitue un préliminaire à l'interaction : une poignée de main entre deux individus structure l'interaction, qui débute dans le sens de l'ouverture réciproque.

Dans les pages qui suivent, nous souhaitons concentrer notre attention sur le rôle que la poignée de main droite a joué dans les relations (surtout, mais non seulement, quotidiennes) en Grèce ancienne³. Cela fait quelque temps que les chercheurs se sont penchés sur le corps antique et ont entrepris d'en faire l'histoire : notre enquête est profondément inscrite dans cette démarche, car non seulement la poignée de main grecque est une technique du corps, mais elle est aussi une technique de la relation, et c'est bien par les manières qu'une culture élabore pour faire entrer le corps en relation qu'elle façonne ce dernier en tant qu'objet social et historique⁴. Normalement, la langue grecque ancienne se réfère à la poignée de main par le mot *δεξιῶσις* (*dexiōsis*)⁵ ; plusieurs verbes et expressions figées comme *δεξιόσθαι* (*dexiousthai*), *χεῖρ' αἴρειν δεξιτερήν* (*cheir'airein dexiterēn*), *δεξιὰν ἐμβάλλειν* (*dexian emballein*), *δεξιὰν προτείνειν* (*dexian proteinein*) ou *δεξιὰν διδόναι* (*dexian didonai*) et *λαμβάνειν* (*lambanein*) s'y réfèrent aussi, chacun ou chacune présentant des nuances sémantiques propres : il convient en effet de dire dès le début de l'enquête que la poignée de main grecque est un geste polysémique. C'est pourquoi cet article va comprendre des volets divers, sans pour autant renoncer à la recherche d'un barycentre, voire d'un noyau de sens partagé. Il s'agira également, dans la mesure du possible, d'esquisser une histoire de la *δεξιῶσις* et de ses emplois en Grèce tout au long de la période qui va d'Homère à la fin du v^e siècle av. J.-C. Le choix de cette chronologie dépend de la composition du *corpus* de sources, qui est le résultat d'une recherche lexicale menée à l'aide du *Thesaurus Linguae Graecae*. Dans les sources datant du iv^e siècle, et notamment chez les orateurs, les poignées de main paraissent se multiplier, tandis que la polysémie du geste semble céder la place à des emplois plus typés. Nous ne pouvons pas exclure *a priori* que cette impression soit due au genre littéraire des sources ; néanmoins, la comparaison avec les nombreuses *δεξιῶσεις* que l'on repère dans l'œuvre d'un autre auteur du iv^e siècle, à savoir Xénophon, fait plutôt songer à une évolution sémantique. Or, l'analyse d'un tournant si intéressant et complexe mérite une étude à part et c'est pourquoi l'histoire que l'on esquisse ici s'arrête au v^e siècle.

L'hétérogénéité des sources littéraires disponibles, leurs genres divers, leurs manières différentes de parler de la poignée de main représentent autant de difficultés à prendre en compte dans notre démarche. Afin d'éviter que le poids des différences n'empêche de saisir les nombreux éléments de continuité, il convient de faire un choix de méthode. Nous allons donc adopter le terme *δεξιῶσις* en tant que catégorie opératoire, rassemblant les pratiques que le grec ancien indique tour à tour par des verbes et des périphrases comme celles que l'on a citées plus haut. Rapporter toutes les poignées de main à une seule notion a certes une part d'arbitraire : sur le plan de la symbolique, par exemple, il y a des différences importantes entre l'offre et la saisie de la main droite. Cependant, ce n'est qu'en considérant ces deux cas ensemble et en même temps qu'il est possible de les comparer et de mettre en lumière à la fois leurs points de contact et leurs points de divergence. Le conflit entre la réalisation pratique du geste et sa fonction peut aussi poser problème : sans doute le cas le plus épineux est-il représenté par la *χεῖρ ἐπὶ καρπῶ* (*cheir epi karpō* : « main sur le poignet »), que l'on rencontre lorsque ce sont les *χεῖρες* d'un homme et d'une femme qui se touchent⁶. Comme on va le

(3) Sur la valeur des gestes dans l'Antiquité grecque, voir surtout SITTL 1890, NEUMANN 1965 et McNIVEN 1982 (notamment sur l'iconographie des vases à figures noires et rouges), LATEINER 1995, BOEGEHOLD 1999. Sur la poignée de main, cf. HERMAN 1987, p. 49-53.

(4) À ce sujet, voir PROST 2006. Pour un bilan récent sur l'histoire du corps antique, voir GHERCHANOC 2015.

(5) Cf. *LSJ*, s.v. « *δεξιῶσις* » : « offer of the right hand, greeting ».

(6) Le geste semblerait malgré tout restreint à la sphère familiale, cf. *infra*, par. 1.2.

voir, il y a des cas où, du point de vue de la sémantique du geste, la saisie de la main d'une femme au poignet revêt exactement la même fonction qu'aurait une poignée de main entre hommes. Face à de telles occurrences, de nouveau, une catégorisation inclusive et comparative nous a paru plus fertile qu'une catégorisation certes plus précise, mais plus restrictive : car, si d'un côté on ne saurait affirmer que la *χείρ ἐπὶ καρπῶ* est une forme de poignée de main, il ne semble pas non plus possible, de l'autre côté, de nier que, une fois apportées au dossier, certaines de ces occurrences contribuent de manière significative à l'interprétation de la *δεξιωσις*.

En gardant à l'esprit ces considérations préliminaires, avant de proposer nos suggestions et hypothèses, nous souhaitons pourtant ajouter un dernier mot sur le choix de renoncer à l'analyse d'un *corpus* d'images de la *δεξιωσις*. En effet, le *medium* iconographique a son langage spécifique : avant de rapprocher textes et images, il vaudrait mieux conduire une recherche autonome sur ces dernières. C'est pourquoi dans cet article nous avons préféré nous limiter aux sources littéraires, tout en reportant à la fois l'analyse des images et l'étude de synthèse à des travaux futurs.

Dès ses premières apparitions dans l'épopée homérique, la pratique de la poignée de main apparaît parfaitement intégrée au code rituel de comportement, ce qui donne à penser que sa symbolique remonte bien au-delà de l'époque archaïque⁷. L'intérêt de notre enquête gît dans le fait que, vis-à-vis des usages que l'on fait de la poignée de main dans l'Occident du XXI^e siècle, la *δεξιωσις* présente une connotation, forte et surtout constante, de solennité, qui l'éloigne fatalement de l'ensemble des simples pratiques de salutation auxquelles on pourrait être tenté de la rattacher. En tant que préliminaire, la *δεξιωσις* est aussi une forme de salutation, mais cette fonction ne semble pas être primordiale. Peut-être vaut-il mieux commencer par un bref excursus lexical susceptible d'éclairer ce point. Par la suite, nous étudierons d'abord, l'une après l'autre, les trois fonctions différentes qu'il semble possible d'attribuer à la *δεξιωσις* entre l'époque archaïque et le milieu de l'époque classique ; puis, nous présenterons quelques considérations sur la polysémie de la poignée de main dans l'usage quotidien, telle qu'elle ressort de notre dossier et de ses apparitions sur les stèles funéraires attiques ; nous passerons ensuite à un nouveau volet, qui concernera le rôle de la poignée de main dans la symbolique du pacte. Ce sera à partir de ce dernier point que nous tâcherons, enfin, de clore l'enquête, en proposant une interprétation du processus évolutif qui — nous semble-t-il — a marqué l'appréhension de la *δεξιωσις* pendant l'époque classique.

I. Ἡ δεξιὰ χεῖρ. SPÉCIFICITÉS GRECQUES ANTIQUES D'UN GESTE TOUJOURS ACTUEL

En grec ancien, le terme *χείρ* pouvait dénoter soit la main *stricto sensu*, soit, de manière plus générale, le bras comprenant la main⁸. Bien que cela puisse apparaître à première vue comme un

(7) Les problèmes de comparaison entre sources littéraires (7) et sources iconographiques s'amorcent déjà en cette phase, puisque les premières attestations figuratives du geste ne manquent pas de susciter le débat : l'opinion la plus répandue identifie la première attestation de poignée de main dans le relief d'une très belle plaquette en ivoire provenant du temple d'Artémis Orthia à Athènes (EM 15362) et datant du troisième quart du VII^e siècle av. J.-C. (NEUMANN 1965, p. 49). La plaquette pourrait devenir d'autant plus cruciale pour l'histoire de la *δεξιωσις* que les deux figures engagées dans le geste sont un homme et une femme ; cependant le fragment du relief où se trouvaient les mains des figures est perdu et c'est pourquoi les historiens de l'art les plus attentifs ne poussent guère leurs interprétations (RÄUCHLE 2017, p. 235, n. 187 se borne à qualifier la *δεξιωσις* de « vermutlich »). La question demeure néanmoins ouverte, puisque la position des figures semblerait exclure également la *χείρ ἐπὶ καρπῶ* à laquelle il serait logique de songer (Marion Meyer, *per litteras*). Avant l'époque archaïque, on rappelle aussi l'existence d'un cratère peint datant de l'Helladique récent IIIA2 (1390/1370-1340/1330 av. J.-C.), sur lequel LORANDOU-PAPANTONIOU 1975 a cru voir des *δεξιώσεις* entre *wanax* et *lawagetās* : mais les figures sont trop stylisées pour qu'on puisse avoir ne serait-ce que la moindre certitude à ce sujet.

(8) Cf. *LSJ*, s.v. « χεῖρ ». La frontière sémantique entre *χείρ* et *βραχίον* (*brachiōn*, « bras ») se trouvait *grosso modo* autour du coude.

point de détail, nous verrons par la suite que parfois cela a des retombées non négligeables sur l'interprétation des sources. Mais du point de vue de la symbolique, il est plus important de relever à ce stade que, pour être valable, la poignée de main devait (et doit) nécessairement être exécutée par la main droite. Dans un article paru en 1909 dans la *Revue philosophique de la France et de l'étranger* et dont, presque cent dix ans plus tard, les progrès de la science n'ont pas encore démenti les présupposés⁹, Robert Hertz affirmait que « si l'union des mains droites fait le mariage, si la main droite prête serment, contracte, prend possession, porte assistance, c'est que dans le côté droit de l'homme résident ses pouvoirs, l'autorité qui donne poids et valeur à ses gestes, la force par laquelle s'exerce son emprise sur les choses »¹⁰. Si la prédominance de la main droite sur la gauche que l'on observe chez la plupart des êtres humains – affirme Hertz – est liée à la dominance de l'hémisphère gauche du cerveau, il demeure très difficile de savoir laquelle, de ces deux dominances, est la cause de l'autre, et laquelle l'effet¹¹.

Ainsi l'asymétrie organique est à la fois, chez l'homme, un fait et un idéal. L'anatomie rend compte du fait, dans la mesure où il résulte de la structure de l'organisme; mais, si avancée qu'on la suppose, elle est incapable d'expliquer l'origine et la raison d'être de l'idéal. [...] La différence de valeur et de fonction qui existe entre les deux côtés de notre corps présente donc au plus haut point les caractères d'une institution sociale.¹²

En grec ancien, le substantif δεξιά, qui désigne la main droite¹³, est issu de la famille de l'adjectif δεξιός (myc. *de.ki.si.wo* = δεξιρός)¹⁴, pour lequel, depuis l'époque archaïque, sont attestées trois significations: a) « droit », en tant qu'opposé de gauche; b) « de bon auspice », avec référence aux pratiques de divination; c) « habile, intelligent »¹⁵. À la lumière des propos de Hertz, il est malaisé d'établir laquelle, parmi ces trois acceptions, contient le sens originel de l'adjectif. Chez Homère, l'emploi systématique du comparatif irrégulier δεξιτερός (*dexiteros*) pour indiquer ce qui se trouve plutôt du côté de la main droite (par opposition à ἀριστερός [*aristeros*], ce qui est plus proche de la main gauche)¹⁶, prête à penser que les noms mêmes de la droite et de la gauche sont dérivés de ceux que l'on donnait aux deux mains, sans pourtant nous éclairer sur les connotations premières de ces derniers.

Pour sortir de l'impasse, il est possible de songer aux étymologies antiques et byzantines, dont la plupart instauraient le lien entre l'adjectif δεξιός et le verbe δέχομαι (*dechomai*), recevoir¹⁷. C'est pour cette interprétation que penche Pierre Chantraine, qui précise que « l'hypothèse n'est pas strictement démontrable, mais probable »¹⁸. Autrement dit, au-delà des autres idées auxquelles elle renvoie, la δεξιά χεῖρ apparaît liée de manière primordiale à la sphère de l'accueil. À la lumière de ce

(9) La comparaison avec d'autres grands singes, pour l'heure, ne fait que suggérer une prééminence de la composante biologique: cf. HOPKINS 2006.

(10) HERTZ 1909, p. 572. Je tiens à remercier Alain Duploup de m'avoir signalé l'existence de cette étude pénétrante.

(11) *Ibid.*, p. 554.

(12) *Ibid.*, p. 557.

(13) Déjà chez HOMÈRE, p. ex. *Il.* X, 541-542.

(14) Cf. DELG, I, p. 263-264, s.v. « δεξιός ».

(15) Cf. LSJ, s.v. « δεξιός ». Quelques exemples: a) HOMÈRE, *Iliade*, IV, 480-481; b) *Iliade*, V, 821-822; c) PINDARE, *Isthmiques*, V, 61. À partir de l'époque impériale, cet adjectif a assumé aussi le sens de « gentil », « courtois ».

(16) Cf. LSJ, s.v. « δεξιτερός ». Une autre hypothèse concernant l'origine de cette forme comparative (sans doute plus ancienne que δεξιός, présentant le même suffixe que le latin *dexter*) se fonde sur une signification originelle de « (plus) forte » des deux mains. Mais il n'y en a pas mention dans les lexiques anciens, qui s'attachent plutôt à expliquer l'anomalie grammaticale de ce mot homérique: p. ex. *Etymologicum Magnum* 256 Gaisford, s.v. « δεξιτερός ».

(17) Cf. PHILON DE BYBLOS, *Sur les diverses significations des mots*, l. 113 Palmieri, s.v. « λαβεῖν »; [ZONARAS] δ 480 Tittmann, s.v. « δεξιά » et δ 491 Tittmann, s.v. « δέχομαι καὶ δέξασθαι »; *Etymologicum Magnum* 259 Gaisford, s.v. « δέχομαι » et 256 Gaisford, s.v. « δεξιά ». Cf. aussi ORION DE THÈBES, *Lexicon*, δ 46 Sturz, s.v. « δεξιά ». Contra: *Etymologicum Gudianum*, δ 345 de Stefani, s.v. « δεξιά ».

(18) DELG, I, p. 264.

constat, la synonymie entre δεξιωσις et ὑποδοχή (*hypodochē*), à savoir le fait de recevoir quelqu'un, voire l'hospitalité¹⁹, que postulaient maints lexicographes²⁰, ne saurait guère surprendre.

La δεξιωσις est le geste spécifique par lequel on accueille quelqu'un, car c'est le geste par lequel on signifie l'attention réciproque et l'on symbolise des intentions pacifiques, en se regardant dans les yeux et en engageant les mains droites, ainsi forcément libres de toute arme. C'est pourquoi la δεξιωσις est un geste préliminaire aux interactions non belliqueuses; c'est la raison pour laquelle, nous semble-t-il, elle est souvent confondue avec les salutations, qui lui font immédiatement suite.

Il convient enfin d'ajouter que, à côté du lien avec l'ὑποδοχή, les lexicques antiques insistent beaucoup sur le fait que la main droite était un symbole de bon accord. On ne citera ici que l'entrée «δεξιαί» du lexique d'Hésychios d'Alexandrie, la plus complète de toutes, qui affirme: αἱ γινόμεναι κατὰ συνθήκας ἐπαφαὶ τῶν δεξιῶν χειρῶν, εἰς σύμβολον τοῦ βέβαια ἔσεσθαι, καὶ ἦν μετὰ τὰ συντιθέμενα (« les contacts entre mains droites ayant lieu durant les pactes, en tant que gage de certitude future; ils se faisaient après les décisions »)²¹.

Accueil, attention, accord: voilà les différents aspects et significations de la δεξιωσις, vers lesquels nous allons désormais tourner notre attention.

1.1 L'accueil par la δεξιωσις

Chez Homère, la δεξιωσις est l'un des actes qui composent le rituel d'hospitalité, car c'est le symbole par lequel un maître de maison prend acte des intentions pacifiques d'un étranger et se déclare disponible à l'accueillir dans son οἶκος (*oikos*, « maison », mais aussi « famille »)²². C'est pourquoi, pour les personnages homériques, il ne s'agit pas tant de s'échanger une poignée de main que de *prendre* la main de quelqu'un et de lui manifester sa bienveillance. C'est, ainsi, par exemple qu'au chant VII de l'*Odyssée* Alcinoos prend Ulysse par la main (v. 168: χειρὸς ἑλὼν Ὀδυσῆα). L'usage moderne ne doit pas nous tromper: la symbolique de cet accueil a peu à voir avec les salutations et moins encore avec les présentations, qui ont lieu par la suite; le geste d'Alcinoos – rendu ailleurs par l'expression ἐγγύθι δὲ στὰς | χεῖρ' ἔλε δεξιτερὴν (« se plaça près de lui et prit sa main droite »: *Odyssée*, I, 120-121; cf. XX, 197) – est en fait un geste hiérarchique²³.

Au demeurant, il n'est que trop clair que, afin que l'on puisse saisir la main d'autrui, il faut d'abord que son propriétaire soit disposé à la concéder: ainsi la δεξιωσις entre pleinement dans la logique du don et du contre-don²⁴. Une telle appréhension du geste se retrouve encore dans des sources de l'époque classique, et Carl Sittl avait raison quand, en 1890, il écrivait que

das δεξιούσθαι hat einen anderen Sinn als unser flüchtiges Handreichen, es ist ein Händedruck [...].
Darum wird die Hand weder jedem Bekannten, noch bei jeder alltäglichen Begegnung gereicht²⁵.

Un passage du livre II des *Histoires* d'Hérodote paraît d'ailleurs appuyer à la fois les propos de Sittl et l'avis que nous avons émis au sujet du rapport entre salutations et δεξιωσις, qui, loin de se confondre, se succédaient dans la pratique. Il est question de l'usage égyptien de se saluer dans les rues:

(19) Cf. LSJ, s.v. « ὑποδοχή »: « reception, [...] entertainment, hospitality ».

(20) Pour la première fois chez [ZONARAS], δ 480 Tittmann, s.v. « δεξιωσις », puis chez PHOTIUS, *Lexicon*, δ 189 Theodoridis, s.v. « δεξιωσις »; *Souda*, δ 236 Adler, s.v. « δεξιωσις » et chez d'autres.

(21) HÉSYCHIUS, s.v. « δεξιαί », δ 635 Latte (traduction personnelle). Hésychius fait ensuite référence à Hom. *Il.* II 341, sur lequel voir encore *infra*, par. 3.1. Cf. aussi, entre autres, PHOTIUS, *Lexicon*, δ 184 Theodoridis, s.v. « δεξιάς »; [ZONARAS], δ 480 Tittmann, s.v. « δεξιάς »; *Souda*, δ 226 Adler, s.v. « δεξιάς ».

(22) Voir p. ex. HOMÈRE, *Odyssée*, I, 120-121, XX 197. Au sujet de l'hospitalité et des rites d'accueil chez Homère, voir REECE 1993; MARI 2016.

(23) Cf. MARI 2016, p. 237.

(24) La référence est à MAUSS 1950. Sur le don chez Homère, voir SCHEID-TISSINIER 1994; cf. récemment CUNIBERTI 2017, sur le don et le contre-don dans l'Antiquité.

(25) SITTL 1890, p. 27-28.

Τόδε μέντοι ἄλλοισι Ἑλλήνων οὐδαμοῖσι συμφέρονται· ἀντί τοῦ προσαγορεύειν ἀλλήλους ἐν τῆσι ὁδοῖσι προσκυνέουσι κατιέντες μέχρι τοῦ γούνατος τὴν χεῖρα.

Mais voici un autre point sur lequel ils ne s'accordent avec personne en Grèce : au lieu de s'adresser dans les rues des paroles des salutations, ils font une révérence en abaissant la main jusqu'au genou.²⁶

L'attention d'Hérodote se porte sur la proskynèse, qui ne pouvait que frapper un public grec habitué à tenir cette pratique orientale pour dégradante. Il est assez remarquable, en réalité, que pouvant comparer un geste de la main (κατιέντες [...] τὴν χεῖρα) avec un autre geste de la main, Hérodote ne fasse pas mention de la δεξιῶσις (en utilisant par exemple le verbe δεξιόμαι (*dexioomai*), dont on va parler ci-dessous et qui, à l'instar de προσαγορεύω (*prosagoreuō*), dénote le fait de saluer, mais avec une connotation différente) : sans doute une telle comparaison ne s'imposait-elle pas parce que la proskynèse ne prévoyait pas que l'on touche de la main le corps de l'autre ; mais peut-être le faisait-elle d'autant moins que, en se rencontrant et en se saluant tous les jours, les Grecs se serraient moins les mains qu'ils ne s'adressaient la parole de loin²⁷. Dans ce cas, cet extrait des *Histoires*, qui par ailleurs ne mentionnent jamais la δεξιῶσις, fournirait un indice historique du fait que, à l'époque classique, la poignée de main était loin d'être une salutation très commune. Ce dernier constat correspondrait à l'impression qui se dégage de l'examen des poèmes homériques, où la δεξιῶσις accompagne les salutations seulement dans des circonstances solennelles, ou bien caractérisées par une grande tension émotive. Il ne serait sans doute pas déplacé, en l'occurrence, de dire que, en tant que préliminaire, la δεξιῶσις fonctionne comme un « interrupteur » de la tension émotive pendant la relation, et donc de la formalité qui caractérise cette dernière²⁸. Autrement dit, elle semble être soit le signal que les circonstances demandent un comportement solennel, soit, au contraire, celui d'une suspension, plus ou moins temporaire, des normes de comportement qui veillent au maintien des distances sociales au profit d'une plus grande liberté expressive. C'est le cas, par exemple, du retour d'Ulysse et Diomède de leur expédition dans le camp ennemi, au chant X de l'*Illiade*. Les autres chefs achéens les ont attendus, en s'inquiétant de leur sort, pendant une longue nuit d'agitation. Mais à l'aube les deux héros reviennent, en rapportant avec eux le corps de Dolon, l'espion troyen :

Οὐ πῶ πάν εἴρητο ἔπος ὄτ' ἄρ' ἦλυθον αὐτοί.
Καί ρ' οἱ μὲν κατέβησαν ἐπὶ χθόνα, τοὶ δὲ χαρέντες
δεξιῆ ἡσπάζοντο ἔπεσσι τε μελιχίοισι.
[Nestor] n'a pas achevé [de parler] qu'ils sont là en personne.
Ils mettent pied à terre, et, joyeux,
tous les accueillent avec les mains droites et de douces paroles.²⁹

La δεξιῶσις est ici une manière d'accueillir des amis qui reviennent d'une action dangereuse, et exprime la disparition de l'angoisse liée à l'attente. Le trait qui caractérise le plus ce passage est d'ailleurs un fort sentiment de joie. La description homérique est courte et dense, et les rhapsodes ont sans doute construit ces vers pour que l'impression émotive qu'ils suscitaient chez le public soit aussi efficace que possible : tout dans la scène semble transmettre un sentiment de joie, de la description des dispositions des personnages (χαρέντες), à ce qu'ils disent (ἔπεσσι τε μελιχίοισι) et ce qu'ils font : δεξιῆ ἡσπάζοντο.

(26) HÉRODOTE, *Histoires*, II, 80, 2. Sauf indication explicite, les traductions proposées dans cet article sont empruntées à la CUF.

(27) C'est ce que soutient p. ex. GUIDORIZZI 2002, p. 197.

(28) Compte tenu du fait que les personnages homériques reconnaissent des « symbolic expressions of deference and disrespect in a much wider spectrum of behaviour than we are inclined to do » (VAN WEES 1992, p. 107).

(29) HOMÈRE, *Illiade*, X, 540-542. Trad. Mazon modifiée.

Lorsqu'on envisage le verbe δεξιόμαι, «greet with the right hand, welcome» selon le dictionnaire Liddell-Scott³⁰, le tableau se fait pourtant plus nuancé. Il est en effet évident que ce verbe, attesté dès l'hymne homérique à Aphrodite³¹ (v. 15-16: οἱ δ' ἠσπάζοντο ἰδόντες | χερσὶ τ' ἐδεξιόωντο), où pourtant il se réfère explicitement à des salutations accompagnées de poignée de main³², signifie à la fois «se serrer la main» et «se saluer». Sans doute avons-nous ici les débuts d'un processus très fréquent dans la communication humaine, qui en linguistique prend le nom de grammaticalisation. Il vaut la peine de s'arrêter quelques instants sur ce phénomène, qui eut un rôle crucial dans l'histoire de la δεξιωσις.

La grammaticalisation est un processus qui tend à vider un mot de sa signification originelle pour lui conférer un rôle syntactique. En sémantique historique, il s'agit d'un phénomène linguistique qui «associe un affaiblissement sémantique à un renforcement pragmatique (ou valeur d'action)»³³. Mais ce processus peut intéresser aussi bien la langue que des formes de communication non verbale, telle la gestuelle dont fait partie la poignée de main. On distingue deux phases: dans un premier temps, on utilise une certaine conduite pour évoquer symboliquement une idée complexe ou un ordre de choses (autrement dit: on forge une métaphore); dans un deuxième temps, à force d'emplois, la même conduite finit par produire cet ordre de choses, en perdant à la fois sa signification originelle et la fonction de métaphore³⁴. Ainsi, elle devient un élément nécessaire à l'articulation correcte du message, et perd graduellement son rôle de vecteur autonome de sens. Dans la suite de notre enquête, nous aurons maintes occasions de réfléchir aux étapes de la grammaticalisation qui semble avoir affecté la poignée de main grecque pendant la période étudiée. Mais à ce stade et à la lumière des considérations que l'on vient d'exposer, nous nous limitons à avancer l'hypothèse que, à force d'être juxtaposée aux salutations, la δεξιωσις a été envisagée de moins en moins en tant que symbole évoquant l'ouverture réciproque à l'interaction pacifique, qui est préliminaire aux formules de salut; son exécution a plutôt dû commencer à marquer les circonstances où cette condition d'attention envers autrui existait déjà. D'une certaine façon, elle scellait la reconnaissance d'une telle condition d'attention de la part des individus présents. Certes, il s'agit d'un processus lent: en se fondant sur la double signification du verbe δεξιόμαι, on peut penser que, dans une première phase, le noyau de sens de la δεξιωσις fut élargi et généralisé. Un exemple assez intéressant de ce processus se trouve au début du troisième épisode de l'*Agamemnon* d'Eschyle, lorsqu'Agamemnon, qui vient d'entrer en scène sur un char, est accueilli par le coryphée. Après de longues années d'absence de la cité, le roi s'apprête à faire son entrée dans Argos et dans le palais, et prononce ces mots:

Νῦν δ' ἐς μέλαθρα καὶ δόμους ἐφεστίους
 ἐλθῶν θεοῖσι πρῶτα δεξιώσομαι,
 οὔτερ πρόσω πέμψαντες ἤγαγον πάλιν.
 Pour l'instant, j'entrerai dans le palais et, au foyer de ma demeure,
 je saluerai d'abord les dieux qui,
 après m'avoir accompagné au loin, m'ont ramené ici.³⁵

Il est évident qu'ici le verbe δεξιόμαι n'évoque pas la pratique de la δεξιωσις. Comment l'Atride pourrait-il, en effet, serrer la main aux dieux? Il est plus vraisemblable qu'il veuille leur offrir un

(30) LSJ, *ad v.*

(31) *Hymnes Homériques*, VI.

(32) *Contra* CASSOLA 1991, p. 561, *ad v.* 16, qui fait la comparaison avec HOMÈRE, *Iliade*, XV, 86: δεικανόωντο δέπασσιν («salutavano levando in alto le coppe») et conclut que la tournure signifie «levando in alto le mani».

(33) Voir WAUTHION 2000, p. 329; cf. TRAUGOTT 2010, p. 97.

(34) En assumant ainsi un rôle pragmatique par un processus de désémantisation: voir TRAUGOTT 2010, p. 99; cf. NERLICH 2010, p. 198.

(35) ESCHYLE, *Agamemnon*, 851-853.

sacrifice³⁶. Néanmoins, l'application du verbe δεξιόμαι à une circonstance et à des pratiques rituelles qui ne comprennent pas la poignée de main ne doit pas pousser à penser que la force symbolique de la δεξιωσις avait diminué, en réduisant le geste à une forme de salutation comme une autre, ou en tout cas assez générique pour pouvoir indiquer toutes les autres. Même sans l'indice fourni par l'extrait d'Hérodote que l'on a vu, nous pouvons en effet constater qu'Eschyle utilise le verbe δεξιόμαι pour évoquer un type de rapport d'attention solennelle semblable à celui que nous avons vu caractériser la δεξιωσις chez Homère³⁷. Or pareille attention est la même que visent à susciter chez les dieux la prière aux dieux et les sacrifices³⁸. Il s'agit de manifester que son attention est toute concentrée sur l'autre, afin de lui en demander une équivalente et de tirer de la relation le plus grand succès possible³⁹. On comprend ainsi par quelle voie sémantique a pu opérer la grammaticalisation, qui conserve le noyau de sens de la δεξιωσις mais le généralise, à travers une forme de métonymie où le nom du geste prend la place de son exécution, et s'applique maintenant à d'autres types de relations que celle dont le geste lui-même était au début la marque spécifique.

Les textes issus de la grande époque du théâtre athénien du v^e siècle av. J.-C. sont particulièrement adaptés à l'étude de la gestuelle. En effet, comme l'a écrit Alan Boegehold,

Athenian tragedy and comedy put the actors on stage in masks that covered their whole faces. Since they could not express themselves by means of grins and winks and sneers, they used their heads, hands and bodies instead⁴⁰.

Les gestes facilitaient la compréhension du public, d'autant plus que le langage dont usaient les acteurs en récitant les pièces tragiques était très ardu à comprendre, même pour les contemporains⁴¹. C'est pourquoi il est probable qu'au moins certains de ces gestes aient relevé de l'usage des Athéniens du v^e siècle. On songera notamment aux gestes dont l'emploi sur la scène est cohérent avec celui qui est attesté dans d'autres types de sources, comme c'est le cas de la δεξιωσις.

En nous fondant sur une telle idée, nous pouvons ajouter à l'extrait de l'*Agamemnon* que nous venons d'envisager d'autres passages tirés des textes théâtraux, qui paraissent confirmer notre compréhension de la δεξιωσις en tant que geste d'accueil. Le lien de la poignée de main avec les sentiments de l'excitation et de la joie, dont elle serait une marque gestuelle, est évident chez Aristophane. Dans un passage du *Ploutos*, par exemple, l'esclave Carion décrit à la femme de son maître (Chrémyleos, le protagoniste de la pièce) le comportement de la foule qui suit Ploutos. Le dieu de la richesse a enfin recouvré la vue, dont Zeus avait voulu le priver. Ainsi « ceux qui auparavant étaient justes et vivaient de peu l'embrassaient et lui prenaient tous la main sous le coup de la joie » (οἱ γὰρ δίκαιοι πρότερον ὄντες καὶ βίον | ἔχοντες ὀλίγον αὐτὸν ἠσπάζοντο καὶ | ἐδεξιούνθ' ἅπαντες

(36) Cet usage de δεξιόμαι avec datif est un *hapax*: cf. FRAENKEL 1950, p. 389, *ad v.* 852.

(37) Au moment de procéder à la comparaison, on pourrait en questionner la pertinence sur la base de l'idée qu'au contraire des héros homériques, Agamemnon et Zeus ne sauraient être des pairs. Pourtant, comme on le verra *infra* (par. 2.2), la δεξιωσις ne requiert pas l'égalité des deux partenaires. C'est d'ailleurs dans le même chant X de l'*Iliade* cité ci-dessus qu'Agamemnon explique à Diomède que parmi les βασιλῆες il y a des différences de rang (v. 239: εἰ βασιλεύτερός ἐστιν).

(38) Voir HOMÈRE, *Iliade*, XV, 370-376. Cf. aussi, p. ex., *Iliade*, I, 39-42, *Odyssée*, XVII, 240. Sur le sujet, voir YAMAGATA 1994, p. 93 et 122-126; sur la prière aux dieux, voir GIORDANO 1999, p. 17-25.

(39) Il s'agit bien d'une relation avec les dieux que l'on instaure par les sacrifices, qui sont censés ouvrir et maintenir des canaux de communication: voir p. ex. ARISTOPHANE, *Oiseaux*, 188-193; cf. BURKERT 1997, p. 9-10 (notamment la n. 4); GROTTANELLI 1988, p. 26: « Lo scambio sacrificale sembra essere, in molte società antiche, la principale espressione di un rapporto fra esseri umani e dei ».

(40) BOEGEHOLD 1999, p. 6. Voir aussi p. 53-54. Au demeurant, faute de didascalies, les auteurs consacraient parfois des répliques entières à donner des indications aux acteurs sur les gestes à accomplir sur scène: cf. TAPLIN 1977 et ROSSI 1989, p. 66-68. Mais voir aussi les remarques de TELÒ 2002a, p. 9-15.

(41) Cf. ARISTOPHANE, *Grenouilles*, 923-930; 961-962. L'usage des masques, qui empêchaient la mimique du visage, et de la parole chantée a dû parfois contribuer à compliquer la compréhension parfaite du texte de la part du public: voir ROSSI 1989, p. 63-64.

ὑπὸ τῆς ἡδονῆς)⁴². Les pauvres gens accueillent Ploutos tel un libérateur, ravis à la perspective qu'il puisse désormais procéder à un partage équitable des richesses. Leur grande joie passe ici par des poignées de main. Et c'est de la même manière que, dans un autre extrait d'Aristophane issu des *Grenouilles*, Xanthias démontre son enthousiasme vis-à-vis d'un serviteur d'Hadès, après avoir découvert que ce dernier aussi s'amusait à se moquer de son maître :

ὦ Φοῖβ' Ἀπολλων ἔμβαλέ μοι τὴν δεξιάν,
καὶ δὸς κύσαι καὶ τὸς κύσον...
Phébus Apollon! [...] donne-moi ta main, laisse-moi
t'embrasser et embrasse-moi...⁴³

Loin de constituer une salutation (Xanthias et le serviteur s'étaient en effet déjà rencontrés dans une scène précédente), la δεξιῶσις que s'échangent ici les deux personnages marque plutôt une reconnaissance, accompagnée par un sentiment de satisfaction. Au moment de leur première rencontre (v. 503), Xanthias était déguisé en Héraclès⁴⁴, mais par la suite la farce a été découverte et les deux esclaves ont compris qu'ils partageaient le même statut. Maintenant ils découvrent aussi que, comme la plupart des esclaves dans la comédie, ils ont en commun d'aimer railler leurs maîtres.

Ces témoignages donnent à penser que la δεξιῶσις caractérise les salutations « excitées ». Mais un autre extrait intéressant, où le verbe δεξιόομαι est employé afin d'évoquer l'image d'un accueil très chaleureux, se trouve chez Sophocle. Nous voulons parler d'un passage de l'Électre, où ce verbe apparaît avec la même nuance de sens que nous lui avons attribuée dans le cas de l'*Agamemnon*. Électre tente d'impliquer sa sœur Chrysothémis dans son projet de tuer Égisthe; elle veut la convaincre que, en cas de réussite, tout le monde les considérerait comme des héroïnes :

Λόγων γε μὴν εὐκλειαν οὐχ ὄραξ ὄσῃ
σαυτῆ τε κάμοι προσβαλεῖς πεισθεῖς' ἐμοί;
Τίς γάρ ποτ' ἀστῶν ἢ ξένων ἡμᾶς ἰδῶν
τοιοῖσδ' ἐπαίνους οὐχὶ δεξιῶσεται;
Puis, quand on parlera de nous, ne vois-tu pas quelle
pure gloire tu nous acquerras, à toi comme à moi, si tu
te ranges à mes conseils? Quel est alors le citoyen ou
l'étranger qui, à notre vue, ne nous saluera par de mots louangeurs?⁴⁵

Dans ce cas aussi, le verbe δεξιόομαι sert à évoquer des circonstances exceptionnelles, à savoir les instants d'émotion qui feraient suite à la mort du tyran. Pourtant, il est très improbable qu'Électre se réfère à des δεξιῶσις *stricto sensu*, car en dehors de la sphère familiale il n'était pas coutumier de toucher la main aux femmes (ce qui se passait à l'intérieur de l'οἶκος sera envisagé plus loin)⁴⁶.

(42) ARISTOPHANE, *Ploutos*, 751-753. Contra SOMMERSTEIN 2001, p. 184, *ad v.* 753 : « thus pledging eternal fidelity to Wealth ».

(43) ARISTOPHANE, *Grenouilles*, 754-755 (trad. Coulon modifiée). Les commentateurs ne doutent point qu'il y ait là une poignée de main : COULON & VAN DAELE 1942, p. 122, n. 1 font du geste un « serment d'amitié », en le rapprochant de *Ran.* 789 et *Eq.* 554. Mais les autres, avec raison selon nous, tiennent l'invocation de Xanthias pour une exclamation de joie et ne mentionnent point la possibilité d'un serment (RADERMACHER 1967, p. 251; DOVER 1993; DEL CORNO 1994; SOMMERSTEIN 1996, *ad v.* 754; MASTROMARCO & TOTARO 2006, p. 632-633; HALIWELL 2015, *ad v.*).

(44) On suit ici l'interprétation de DEL CORNO 1994, p. 201, *ad v.* 738; cf. aussi SOMMERSTEIN 1996, p. 221, *ad v.* 738. COULON & VAN DAELE 1942 font du personnage qui comparait aux vers 503 une « servante ».

(45) SOPHOCLE, *Électre*, 973-976.

(46) Cf. EURIPIDE, *Iphigénie à Aulis*, 831-834 (où Clytemnestre s'adresse à Achille) : Κλυτ· Μείνον – τί φεύγεις; – δεξιάν τ' ἐμῆ χερὶ | σύναψον, ἀρχὴν μακαρίαν νυμφευμάτων. | Ἀχ· τί φῆς; ἐγὼ σοι δεξιάν; αἰδοίμεθ' ἄν | Ἀγαμέμνον', εἰ ψαύοιμεν ὧν μὴ μοι θέμις. (Clyt: Reste. Pourquoi t'enfuir? Unis ta main droite à la mienne, en prélude d'une heureuse union. Ach: Que dis-tu? Ma main dans la tienne! Je rougirais devant Agamemnon de toucher ce qui ne m'est pas permis.) Le geste était probablement perçu comme une avance: cf. WIRTH 2010, p. 133.

De nouveau nous constatons la tendance des mots qui indiquent en première instance le geste de la poignée de main droite à élargir leur champ d'application à d'autres pratiques et à d'autres circonstances qui en recourent la symbolique. Nous ne saurions dire laquelle, entre les deux circonstances d'emploi de la δεξιῶσις que nous avons cru reconnaître plus haut, s'adapte mieux aux spéculations d'Électre. Parle-t-elle d'une fête où les habitants de Mycènes s'empresseraient autour des princesses pour les remercier avec des cris de joie?⁴⁷ Ou bien s'agit-il plutôt – comme semblent le suggérer les vers qui suivent⁴⁸ – de louanges d'admiration et de déférence, presque incroyables, qu'elle préconise? Quoi qu'il en soit, il ressort clairement que, même lorsqu'elle est appliquée aux salutations – et en dehors du fait que le geste soit effectivement exécuté⁴⁹ – la symbolique de la δεξιῶσις n'est jamais terne; au contraire, elle signifie toujours une certaine emphase, que les individus souhaitent apporter à leur conduite pendant l'interaction. C'est un point qui mérite d'être approfondi.

1.2 Exiger l'attention: le recours à la δεξιῶσις pour amplifier un propos

Tant que dure la poignée de main, les possibilités de distraire notre attention de la personne qui maintient son contrôle sur une partie primordiale de notre corps se réduisent drastiquement. Voilà un aspect de la poignée de main auquel de nos jours on prête très peu d'attention: sa durée dans le temps. En effet, le sens commun suggère d'emblée que ce geste ne doit se poursuivre que quelques instants, et tout contact des mains trop prolongé risque d'être perçu comme gênant. Ainsi veut l'usage. Cependant notre expérience quotidienne ne correspond pas nécessairement à celle que les Grecs antiques avaient de la δεξιῶσις. La question mérite par conséquent d'être posée.

Considérons par exemple ce passage de l'*Illiade*, où le dieu Poséidon, déguisé en vieil Achéen, serre la main d'Agamemnon:

- 135 Οὐδ' ἀλασκοπιὴν εἶχε κλυτὸς ἐννοσίγαιος,
ἀλλὰ μετ' αὐτοῦς ἦλθε παλαιῶ φωτὶ ἐοικώς,
δεξιτερὴν δ' ἔλε χεῖρ' Ἀγαμέμνονος Ἀτρεΐδαο,
καὶ μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
« Ἀτρεΐδη νῦν δὴ που Ἀχιλλῆος ὄλοδὸν κῆρ
140 γηθεῖ ἐνὶ στήθεσσι φόνον καὶ φύζαν Ἀχαιῶν
δερκομένῳ, ἐπεὶ οὐ οἱ ἔνι φρένες οὐδ' ἠβαιαί.
Ἄλλ' ὁ μὲν ὡς ἀπόλοιτο, θεὸς δὲ ἐσιφλώσειε·
σοὶ δ' οὐ πω μάλα πάγχυ θεοὶ μάκαρες κοτέουσιν,
ἀλλ' ἔτι που Τρώων ἠγήτορες ἠδὲ μέδοντες
145 εὐρὺ κονίσουσιν πεδίον, σὺ δ' ἐπόψεαι αὐτὸς
φεύγοντας προτὶ ἄστυ νεῶν ἄπο καὶ κλισιάων ».

Mais l'illustre Ébranleur du sol ne monte pas non plus la garde en aveugle. Il vient à eux, sous les traits d'un vieil homme, il saisit la main droite d'Agamemnon, le fils d'Atrée, et, prenant la parole, il lui dit ces mots ailés:
« Atride, en ce moment sans doute le cœur

(47) C'est l'interprétation de MARCH 2001, p. 199.

(48) SOPHOCLE, *Électre*, 977-983.

(49) Il faut remarquer que certains commentateurs ont voulu identifier dans le verbe δεξιόμαι, lorsqu'il est vraisemblable que celui-ci ne se réfère pas à une δεξιῶσις, le geste de « extend the right hand towards a person in token of greeting or admiration » (« to hail », MARCH 2001, p. 199 *ad v.* 976, avec bibliographie antérieure). L'interprétation est séduisante, mais, nous paraît-il, très difficile à appuyer à l'aide d'autres textes: même quand on rencontre des tournures telles que τὴν δεξιὰν προτεινῶν, il est compliqué de savoir si ladite main est tendue vers le haut, vers le bas ou devant soi (voir cependant le cas de ΧΕΝΟΡΗΘΝ, *Cypédie*, IV, 2, 17-20, relatant peut-être un usage perse).

détestable d'Achille est plein de joie en sa poitrine, à contempler le massacre, la déroute des Achéens: il n'a pas le moindre sens. Qu'il périsse donc et qu'un dieu l'anéantisse! Mais les dieux bienheureux sont loin de t'en vouloir, à toi, et un moment viendra, je crois, où guides et chefs des Troyens soulèveront la poudre de la vaste plaine et où c'est toi, à ton tour, qui les verras fuir vers leur ville, loin des nefes et des baraques». ⁵⁰

Combien de temps Poséidon garde-t-il la main de l'Atride dans la sienne? Comme le texte ne mentionne aucune réaction de la part d'Agamemnon et décrit seulement le départ de Poséidon vers la bataille (v. 147), il est impossible de trancher. Quelques passages parallèles donnent cependant à croire que la δεξιῶσις se prolonge tout le temps de la conversation, d'autant que les circonstances dans lesquelles nous rencontrons la pratique de saisir la main d'autrui avant de lui adresser la parole sont caractérisées par une forte tension; de même, les propos prononcés ne sont jamais anodins. Nous pouvons citer, par exemple, le cas des deux Atrides au chant VII de l'*Iliade*, lorsque Ménélas décide de faire face à Hector en duel, se vouant ainsi à une mort presque certaine (v. 104-119). Agamemnon, lui ayant saisi la main droite, l'exhorte alors à se désister. Le niveau de tension est très élevé, les mots qu'utilise l'Atride vis-à-vis de son frère seraient insultants s'ils étaient prononcés dans des circonstances différentes: Agamemnon apostrophe en effet Ménélas en lui demandant s'il n'a pas perdu la raison (v. 109: Ἀφραίνεις Μενέλαε διοτρεφές;). Mais dans ce cas la détresse éprouvée par Agamemnon justifie la véhémence de ses mots; la δεξιῶσις manifeste tangiblement l'urgence que ressent Agamemnon d'avoir l'attention de son frère et, par la force de sa symbolique, elle désamorce toute impression d'hostilité contenue dans ses propos. Ménélas prend le temps d'écouter le long avertissement de son frère, se calme et obéit (v. 120-121).

Dans les deux dialogues auxquels nous venons de songer, la δεξιῶσις n'a guère d'autre fonction que de souligner les idées exprimées par la parole; elle est utilisée pour amplifier le propos de quelqu'un qui tient à donner un ton dramatique à la conversation, sans pour autant que son excitation et son manque de tact soient perçus comme un acte hostile par son entourage. Or, en cas de vis-à-vis, la δεξιῶσις fournit la symbolique parfaite pour ce type d'intention ⁵¹.

Il serait possible d'ajouter un dernier exemple, tout en tenant compte du fait qu'il concerne non pas une δεξιῶσις mais une χεῖρ ἐπὶ καρπῶ entre mari et femme. Sans aucun doute, A. Boegehold a raison de différencier la χεῖρ ἐπὶ καρπῶ de la δεξιῶσις à proprement parler ⁵²: à la différence de ce qui se passait en dehors de l'οἶκος ⁵³, il était en effet admis qu'un homme touche la main de sa femme, mais plutôt au niveau du poignet. La différence d'endroit tient à la symbolique maritale, qui réservait à la femme un rôle de second plan dans le couple ⁵⁴. Or au sujet des rapports de force, comme le montrent les nombreux exemples que nous avons étudiés, la symbolique de la δεξιῶσις est assez ambiguë ⁵⁵. À elle seule, elle n'en évoque en effet aucun, puisque la dimension de la réciprocité n'implique pas nécessairement l'égalité. La χεῖρ ἐπὶ καρπῶ, en revanche, est

(50) HOMÈRE, *Iliade*, XIV, 135-146. Trad. Mazon légèrement modifiée.

(51) Cf. SITTL 1890, p. 28: «Weil also der Händedruck nicht eine einfache Begrüßung, sondern die Gesinnung ausdrückt, kann er jedwede freundliche Rede begleiten, wenn z.B. Freunde vertraulich sich unterhalten oder einer dem anderem eindringlich zuredet».

(52) BOEGEHOLD 1999, p. 17-18.

(53) Cf. *supra*, par. 1.1.

(54) FLORY 1978, p. 70. L'apport de l'iconographie est bien plus important que celui des sources littéraires à ce sujet: voir NEUMANN 1965, p. 59-66; DAVIES 1985, p. 628, n. 9-10. Sur le mariage grec et les rites qui l'accompagnaient, voir VÉRILHAC & VIAL 1998.

(55) Cf. RÄUCHLE 2017, p. 236.

normalement liée au fait d’emmener son épouse de la maison paternelle, et semblerait concerner non pas la main droite de la femme, mais la gauche⁵⁶. Dès lors, elle marque précisément une différence de statut. Il n’y a que très peu de dérogations à l’emploi de *χείρ ἐπὶ καρπῶ* en lieu de la *δεξιῶσις* chez les couples dans les sources d’époque classique; de plus, chacune de ces dérogations peut facilement être envisagée comme relevant soit de l’exception soit de l’ambiguïté. Il s’agit d’un passage de la neuvième *Pythique* de Pindare, des vers 193-195 de l’*Alceste* d’Euripide et, toujours chez le même dramaturge, du cas de la *Médée*, dont la protagoniste fait souvent référence à une poignée de main ayant scellé son accord et son mariage avec Jason⁵⁷. Ce dernier cas est assurément le plus commenté, et personne ne saurait nier qu’Euripide fait de Médée une «larger-than-life female whose contract with Jason takes on the character not just of a marriage settlement but of a treaty between sovereign states»⁵⁸: on y reviendra. Le discours est plus complexe pour les poignées de main qu’Alceste semble échanger avec les serviteurs de la maison d’Admète avant de mourir: [...] ἡ δὲ δεξιῶν | προὔτειν’ ἐκάστω, κοῦτις ἦν οὔτω κακὸς | ὄν οὐ προσεῖπε καὶ προσερρήθη πάλιν (Eur. *Alc.* 193-195: «Et elle tendait la main à chacun, et il n’en était point de si vil à qui elle n’adressât pas la parole et qui ne lui rendît pas son salut»). Ces *δεξιῶσις* d’adieu n’ont pas manqué de surprendre les chercheurs, non seulement parce qu’Alceste est une femme, mais également à cause du fossé social qui sépare une maîtresse de maison des serviteurs⁵⁹. Quant à ce dernier point, nous avons déjà remarqué que la *δεξιῶσις* ne semble pas nécessairement évoquer l’égalité de statut⁶⁰. En ce qui concerne strictement les questions de genre, sans doute la condition liminale dans laquelle se trouve Alceste à ce point de la tragédie a-t-elle suggéré à Euripide cette solution non conventionnelle, d’autant plus qu’elle contribue à préparer la réapparition finale du personnage, lorsqu’on ne sait pas bien si Alceste appartient aux morts ou aux vivants. Quant à la neuvième *Pythique*, au vers 122 de laquelle il est justement question d’un jeune homme emmenant sa future épouse, Pindare écrit *παρθένον κεδνὰν χειρὶ χειρὸς ἐλών* («prit par la main la vierge précieuse»). Si l’on se souvient que l’extension sémantique du mot *χείρ* peut varier de la main au coude, et peut donc inclure le poignet⁶¹, on est amené à croire que derrière la polyptote du poète il n’y a que la *χείρ ἐπὶ καρπῶ* attendue. C’est d’ailleurs cette même ambiguïté sémantique, voire le constat que l’idée de *χείρ* peut parfois inclure le poignet, qui ouvre l’espace pour un rapprochement entre la *χείρ ἐπὶ καρπῶ* et la *δεξιῶσις*, ne serait-ce que quand on constate que le premier geste est utilisé de la même manière dont serait utilisé le second, s’il ne s’agissait pas d’une interaction entre deux personnes de sexe différent. C’est le cas du passage homérique que nous souhaitons rapprocher des *δεξιῶσις* entre Poséidon et Agamemnon ou entre ce dernier et Ménélas. Au chant XVIII de

(56) Bien que l’iconographie archaïque sur le sujet ne soit pas abondante, c’est en confrontant celle-ci avec des témoignages d’époque plus basse que la critique en vient normalement à affirmer que «where the bride and groom hold hands, he holds her passive left wrist in his right hand» (FLORY 1978, p. 70). Pour l’époque archaïque, on verra surtout la *kylix* géométrique 1899. 2-19.1 du British Museum, datée de 735 av. J.-C. à peu près (cf. BOEGEHOLD 1999, ill. 1); pour les siècles postérieurs, on peut comparer p. ex. une *lekythos* à figures rouges du peintre de Brygos (début du v^e siècle av. J.-C.) conservée au Pergamonmuseum, Berlin F 2205 = ARV² 383.202; un *skyphos* à figures rouges conservé à Boston, Museum of Fine Arts (n. 13.186 = ARV² 458.1).

(57) Pour cette valeur de la *δεξιῶσις*, voir *infra*, par. 3.

(58) FLORY 1978, p. 71; cf. aussi KNOX 1977, p. 197, 211-218; KONSTAN 2007.

(59) Voir p. ex. SEECK 2008, p. 83, *ad v.* 192-195.

(60) Cette conviction assez répandue chez les commentateurs semblerait en fait provenir des historiens de l’art. Dans l’iconographie, il est en effet bien plus fréquent de rencontrer des *δεξιῶσις* symbolisant aussi l’égalité. Mais récemment RÄUCHLE 2017, p. 236 (avec bibliographie), s’est servie justement de cette scène de l’*Alceste* pour nuancer cette vision. La *δεξιῶσις* symbolise plutôt la réciprocité (cf. RÄUCHLE 2017, p. 172): ainsi, MARKANTONATOS 2013, p. 50 a raison de souligner qu’Alceste «makes a point of saying her farewells [...] regardless of age and social standing, thereby treating even the lowliest on the same footing as her family members».

(61) Cf. *supra*, début du par. 2.

l'*Odyssee*, Pénélope relate la dernière conversation qu'elle a eue avec Ulysse, avant que ce dernier ne parte pour Troie sans plus revenir. Cela fait longtemps que G. S. Kirk a isolé ce geste décrit par Pénélope, qui, à la différence d'autres χεῖρες ἐπὶ καρπῶ, marque un adieu et concerne explicitement les mains droites⁶² :

- Ἥ μὲν δὴ ὅτε τ' ἦε λιπὼν κάτα πατρίδα γαῖαν,
 δεξιτερὴν ἐπὶ καρπῶ ἑλὼν ἐμὲ χεῖρα προσηύδα·
 « Ὡ γύναι, οὐ γὰρ οἴω εὐκνήμιδας Ἀχαιοὺς
 260 ἐκ Τροίης εὖ πάντας ἀπήμονας ἀπονέεσθαι·
 καὶ γὰρ Τρῳάας φασὶ μαχητὰς ἔμμεναι ἄνδρας,
 ἡμὲν ἀκοντιστὰς ἠδὲ ῥυτῆρας οἰστῶν
 ἵππων τ' ὠκυπόδων ἐπιβήτορας, οἳ κε τάχιστα
 ἔκριναν μέγα νεῖκος ὁμοίου πολέμοιο.
 265 Τῶ οὐκ οἶδ' ἢ κέν μ' ἀνέσει θεός, ἢ κεν ἁλώω
 αὐτοῦ ἐνὶ Τροίῃ· σοὶ δ' ἐνθάδε πάντα μελόντων.
 Μεμνήσθαι πατρὸς καὶ μητέρος ἐν μεγάροισιν
 ὡς νῦν, ἢ ἔτι μᾶλλον ἐμεῦ ἀπονόσφιν ἐόντος·
 αὐτὰρ ἐπὴν δὴ παῖδα γενειήσαντα ἴδῃαι,
 270 γήμασθ' ὧ κ' ἐθέλῃσθα, τεὸν κατὰ δῶμα λιποῦσα.»

Le jour qu'il s'en alla loin du pays natal, il me prit la main droite au poignet et me dit : « Femme, je sais bien que les Achéens guêtrés ne reviendront pas tous de Troie ; on dit que les Troyens sont braves gens de guerre, bons piquiers, bons archers, bons cavaliers, montés sur ces chevaux aux pieds rapides, qui, dans le grand procès du combat indécis, sont les soudains arbitres. Je ne sais par conséquent si le dieu m'épargnera ou si je dois périr là-bas, à Troie. Tu resteras ici et prendras soin de tout. Pense, comme maintenant, à mes père et mère en ce manoir, encore plus tant que je serai loin. Plus tard, quand tu verras de la barbe à ton fils, épouse qui te plaît et quitte cette maison qui est la tienne ». ⁶³

Au moment de quitter Ithaque, Ulysse ne sait si les Achéens seront en mesure de vaincre les Troyens ni combien de temps va leur demander cette tâche. Il craint toutefois de ne jamais revenir aux plages de sa patrie. Les dernières paroles qu'il adresse à Pénélope constituent donc son congé ultime et contiennent des instructions d'autant plus importantes qu'il ne pourra pas veiller personnellement à ce qu'elles soient suivies. Voilà donc qu'Ulysse saisit la main droite de Pénélope au poignet, sans doute pour mettre un accent « définitif » sur son propos. Ses instructions concernent l'οἶκος, qu'il confie à sa femme tant que Télémaque n'aura pas atteint la maturité et ne pourra prendre le relais de son père (σοὶ δ' ἐνθάδε πάντα μελόντων). Avant la séparation, l'union des mains d'Ulysse et de Pénélope ressoude le couple des maîtres de maison par la ré-évocation du lien matrimonial qui les unit et garantit la stabilité de l'οἶκος. C'est dans le cadre de cette unité d'intentions et d'objectifs qu'Ulysse inscrit ses volontés. Aussi est-ce cette unité qui les garantit encore vingt ans après, lorsque le héros revient et que tout – l'usage, le bon sens, les pressions des prétendants, l'âge même de Télémaque – invite à accepter un nouveau mariage. Ulysse avait bien

(62) KIRK 1949, p. 149-150 : l'auteur dresse une comparaison entre ce passage de l'*Odyssee* et la scène peinte sur la *kylix* géométrique 1899. 2-19.1 du British Museum (cf. *supra*, n. 56), qu'il interprète comme un adieu (sur ce vase, les mains entraînées dans le geste sont pourtant la droite de l'homme et la gauche de la femme).

(63) HOMÈRE, *Odyssee*, XVIII, 257-270. Trad. Bérard modifiée.

fait de placer ses espoirs dans l'unité d'intentions avec Pénélope, car sa femme n'a pas trahi la confiance qui la lie à son époux.

La confiance est l'idée complexe que sous-tend toujours la δεξιωσις. Souvent, mais pas toujours, construite à partir de l'unité d'intentions, la confiance est le sentiment auquel renvoie la poignée de main droite. La confiance qui permet de faire passer les messages les plus cruciaux. La confiance qui crée parfois l'espace pour se passer des formalités interpersonnelles, comme dans le cas du retour au camp achéen d'Ulysse et Diomède; la confiance que l'on veut manifester et obtenir des dieux, comme les dires de l'Agamemnon d'Eschyle le laissent comprendre; la confiance que l'esclave Xanthias estime pouvoir faire à une autre canaille comme lui; la confiance que l'on demande et que l'on offre à son frère pour qu'il prête oreille à son propos. La confiance, enfin, que l'on peut instaurer avec un inconnu, d'emblée, quand on découvre en lui un hôte héréditaire: c'est le cas de Glaucos et Diomède, que nous avons vu au chapitre IV :

Ὦς ἄρα φωνήσαντε καθ' ἵππων ἀΐξαντε
 χεῖράς τ' ἀλλήλων λαβέτην καὶ πιστώσαντο.
 Ayant ainsi parlé, ils sautent de leurs chars,
 se prennent les mains et engagent leur foi.⁶⁴

Comme cet extrait l'explique, en grec ancien le mot juste pour indiquer le sentiment qui anime le type de relation symbolisé par la poignée des mains droites est πίστις. En réalité, le terme français que nous avons utilisé jusque-là, confiance, n'est guère adapté pour rendre le grec πίστις, car ce mot exprime à la fois l'idée de confiance et l'idée de fidélité⁶⁵; «foi» est sans doute le mot du français moderne qui recoupe le mieux la signification de πίστις, que dorénavant nous allons en tout cas éviter de traduire.

1.3 L'accord, ou comment faire naître la πίστις: la proxémique de la poignée de main

La δεξιωσις représente la πίστις et la rend tangible sous la forme de geste. Cette identification figure d'ailleurs depuis longtemps dans la bibliographie spécialisée et a de nouveau fait, très récemment, l'objet de l'attention des chercheurs⁶⁶. Cependant, à notre avis, les travaux qui abordent la question de la poignée des mains droites dans l'Antiquité ont trop souvent inversé la démarche interprétative, en faisant de la δεξιωσις un signe de πίστις parce qu'elle est un geste caractéristique des accords. En ce qui concerne la Grèce antique, il s'agit – on va le voir – d'un fait incontestable à partir d'une époque très reculée. Il demeure néanmoins qu'il n'est pas tout à fait correct, nous semble-t-il, de faire découler les usages de la δεξιωσις qui ne relèvent pas précisément de l'accord – comme la fonction d'accueil ou celle d'amplification – de cette première symbolique, que l'on tiendrait pour primordiale. C'est pourtant ce qui a été fait couramment. En réalité, le rôle de la δεξιωσις en tant que catalyseur de l'attention d'un interlocuteur, que nous venons d'analyser, ne nous semble jamais avoir été pris en compte. Cependant, si l'on procède à une analyse anthropologique de la pratique, l'hypothèse que ce soit justement là la fonction primitive acquiert une certaine solidité, et ouvre une perspective interprétative fort stimulante. C'est pourquoi nous avons pris le parti de faire une tentative en ce sens et d'envisager la question du point de vue de la proxémique, c'est-à-dire du territoire personnel qui protège chaque individu présent durant une

(64) HOMÈRE, *Iliade*, VI, 232-233. Voir TRAILL 1989; DONLAN 1989; HARRIES 1993; VON REDEN 1995, p. 26 sq.

(65) Cf. LSJ, s.v. «πίστις»: «trust in others, faith, first in Hes., πίστες καὶ ἀπιστία ὤλεσαν ἄνδρας, *Op.* 372». Voir aussi DELG, p. 868-869, s.v.: «πειθομαι»: «l'adjectif verbal ambivalent πιστός signifie "en qui on a foi" et "qui a foi en quelqu'un" [...]; nom d'action πίστις "foi, confiance inspirée de d'autres ou que d'autres inspirent"». Pour une analyse sémantique du concept de πίστις, voir BENVENISTE 1969, I, p. 115-121. Cf. aussi TAILLARDAT 1982.

(66) SITTL 1890, p. 137; FLORY 1978, p. 69; KNIPPSCHILD 2002, p. 29; ROLLINGER & NIEDERMAYR 2007.

interaction humaine telle que la poignée de main. Cette approche des comportements n'est pas une nouveauté dans les sciences de l'Antiquité et – en ce qui concerne les Grecs – a déjà été utilisée par Donald Lateiner⁶⁷. Ce sont donc les catégories opératoires proposées par ce chercheur que nous allons emprunter. Dans un article paru en 2005, Lateiner appréhende le territoire personnel de chaque individu en le divisant en sphères concentriques, qu'il qualifie de 1) intime, 2) personnelle, 3) sociale et 4) publique⁶⁸. Dans chacune de ces sphères se déroulent des types d'interaction différents, qui se distinguent par différents niveaux d'implication émotive et d'attention. Lorsqu'on reporte pareil schéma au geste de la poignée de main (voire à sa toute première phase, c'est-à-dire au moment où un individu allonge sa propre main en avant, afin de l'offrir à un autre), on s'aperçoit que la pratique implique un rapprochement physique soudain, qui sollicite l'espace personnel – parfois même l'espace intime (songeons à l'expression homérique δεξιτερὴν δ' ἔλε χεῖρ, que l'on a rencontrée à maintes reprises) – de l'interlocuteur. D'un point de vue analytique, cela suggère une première réaction, instinctive, de surprise de la part de la contrepartie: une petite alarme se déclenchant pour une fraction de seconde, avant que la symbolique pacifique de la poignée de main ne soit reconnue. Aussitôt, la deuxième personne allonge à son tour le bras et saisit la main de la première. Ainsi, l'aspect « intrusif » du premier passage de la poignée de main (l'offre) est-il amorti par le caractère réciproque et paritaire du deuxième (la saisie). Si l'on adopte ce paradigme de lecture du geste, il devient possible de songer à ce que lors de la δεξιωσις la πίστις soit construite à l'issue d'un mécanisme subliminal d'alarme: la surprise initiale produit une tension, cette tension produit l'attention réciproque et l'attention rend la communication efficace. La πίστις ne serait alors, à l'origine, que l'ultime résultat du processus socio-émotif composite déclenché par la δεξιωσις. Lors de ce processus, à la fois la symbolique de l'accord et celle de l'accueil découlent de la fonction de catalyseur d'attention qu'a la δεξιωσις, et non pas le contraire.

Pourvu qu'on choisisse de s'y tenir, l'analyse proxémique fournit donc une description convaincante de la naissance de la δεξιωσις en tant que symbole de πίστις, entré par la suite dans la grammaire des gestes. À la lumière d'une telle interprétation, la poignée de main droite est non tant un contenant qu'un condensateur d'idées diverses, qui s'accumulent et se superposent dans une pratique gestuelle à partir de son premier effet pragmatique. Comme tout trope digne de ce nom, la δεξιωσις aurait fini par dissimuler cette accumulation de sens sous sa signification symbolique la plus évidente, qui est aussi la dernière. Les significations collatérales ne sont pas moins présentes pour autant; il n'est pas rare, au contraire, qu'elles affleurent à la surface. Tout le problème tourne autour de notre capacité d'interprètes modernes à les reconnaître.

II. LES EMPLOIS FORMELS : LA ΔΕΞΙΩΣΙΣ EN TANT QUE SCEAU DES PACTES

Après cette longue mise au point sur la sémantique de la δεξιωσις dans l'interaction quotidienne, nous en venons à un dernier volet, qu'il nous paraît judicieux de consacrer à la fonction de garantie symbolique des clauses d'un pacte, que la δεξιωσις revêt du fait de son renvoi symbolique à l'idée de πίστις. Aucune étude du geste ne saurait en effet se passer de cette facette aussi bien cruciale que difficile à cerner en tous ses aspects. Il y a quelque temps, nous avons pour notre part entrepris d'approfondir les spécificités symboliques de la main droite lors des circonstances diplomatiques,

(67) HALL 1969, p. 1. La proxémique a déjà été utilisée dans certaines études sur l'Antiquité grecque: voir notamment LATEINER 1992 et 2005.

(68) LATEINER 2005, p. 416.

notamment par le biais de la comparaison avec l'usage des Perses⁶⁹. Dans le cadre plus général de l'enquête sur les significations de la δεξιωσις que l'on mène ici, c'est surtout la question de l'intégration d'une pratique gestuelle d'usage quotidien dans les rituels du pacte qui nous intéresse. Pareil pacte peut unir à la fois deux particuliers ou deux formations étatiques (lesquelles au demeurant peuvent, mais ne doivent pas nécessairement être grecques toutes les deux). On verra d'ailleurs que, au moins du point de vue du rituel mis en place, les frontières entre l'accord interpersonnel et l'accord diplomatique apparaissent plutôt floues.

2.1 Les promesses des mains, leur longue histoire et leurs usages chez les Grecs

Il convient une fois de plus de commencer par les premières attestations dont nous avons connaissance. Chez Homère, la pratique de la poignée de main en tant que gage de πίστις apparaît déjà parfaitement définie. L'exemple le plus connu en est à coup sûr le renouvellement de l'hospitalité héréditaire entre Glaucos et Diomède au chant VI de l'*Iliade*, que nous avons déjà rencontré⁷⁰. En ce cas, la fonction de gage de πίστις qu'a la poignée des mains droites est explicitée par les mots mêmes qu'emploie le poète (πιστώσαντο). Mais on pourrait également citer d'autres passages, par exemple l'épisode de la longue conversation qu'Héra engage avec Hypnos, afin de le convaincre de tendre un piège à Zeus⁷¹. La conversation est longue et se termine par l'échange d'un serment. Pour toute sa durée, à l'instar de ce que nous avons vu faire à Poséidon durant le dialogue avec Agamemnon, Héra semble tenir serrée dans la sienne la main d'Hypnos, qu'elle avait saisie lors de son arrivée (*Iliade*, XIV, 232: ἔν τ' ἄρα οἱ φῦ χειρὶ ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν, «elle lui prend la main; elle lui parle, en l'appelant de tous ses noms»).

La poignée de main revêt ici le rôle de sceau, de certification des obligations que l'on assume par le biais de la parole⁷². En tant que telle, elle est valable à la fois pour la promesse d'un particulier à une autre personne et pour les pactes entre deux voire plusieurs individus, lors desquels chacun accepte des engagements. Les scènes homériques qui relatent des promesses scellées par des δεξιώσεις contiennent en germe le concept de traité. Aussi sont-elles susceptibles d'être tenues pour des traités à proprement parler, parce que dans le tableau de la société homérique ne figurent pas d'autorités centrales auxquelles revient le pouvoir de stipuler des accords officiels⁷³. Finalement, il ressort assez clairement que les promesses jurées dont nous avons cité des exemples sont la seule forme de traité qui figure dans l'épopée homérique⁷⁴. Cela fait désormais un quart de siècle que Peter Karavites étudie la question et insiste sur le fait que les Grecs, dès l'époque mycénienne, avaient emprunté leur rituel diplomatique à l'usage en vigueur parmi les grandes puissances de l'âge du bronze récent (notamment l'empire des Hittites, l'Égypte, le royaume de Mitanni, ceux de Chypre et de Babylone et l'empire des Assyriens)⁷⁵. Certes, faute de documents en linéaire B

(69) MARI 2012, 2014 et 2015. Sur la diplomatie et les ambassadeurs dans la Grèce antique, voir entre autres MOSLEY 1973; PICCIRILLI 2002; LOW 2007. À ces études on peut ajouter les articles parus dans le dossier sur la diplomatie antique publié par *Ktèma* (41, 2016, p. 123-290).

(70) Cf. *supra*, par. 1.2. Sur le lien d'amitié ritualisée et d'hospitalité héréditaire (la ξενία, *xenia*), cf. SCHEID-TISSINIER 1994, p. 115 et HERMAN 1987.

(71) HOMÈRE, *Iliade*, XIV, 231-276. Héra étant un être divin aussi bien qu'une déesse de rang supérieur à Hypnos, le fait qu'elle soit une femme n'apparaît pas problématique quant à l'engagement dans une δεξιωσις. Au demeurant, NEUMANN 1965, p. 52-54 a montré que les conventions de la vie quotidienne ne sont pas toujours respectées dans les images de δεξιώσεις «mythologiques».

(72) Cf. aussi HOMÈRE, *Iliade*, XXIV, 654-655.

(73) Cf. GOTTESMAN 2014, p. 37.

(74) Cf. KARAVITES 1992, p. 7-8: «In Homer [...] treaties are usually formal arrangements».

(75) Une convergence dans la forme des traités diplomatiques des formations étatiques du Proche-Orient a été remarquée au moins à partir de la fin du XIX^e siècle av. J.-C.: voir TADMOR 1990, p. 19-23. Par la suite, à la fois les archives

enregistrant des traités, l'hypothèse de Karavites ne repose que sur la comparaison entre les tablettes hittites et le témoignage des poèmes homériques, où la foi que l'on accorde aux promesses se fonde entièrement sur l'honneur des parties prenantes. Il faut cependant admettre que les points de contact entre ces promesses homériques et la formulation des traités qui nous sont connus pour la région proche-orientale vers la fin du II^e millénaire av. J.-C. sont étroits⁷⁶ : suffisamment, selon nous, pour que l'on puisse tenir les idées de Karavites pour très vraisemblables. Quant au rôle que la poignée de main joue dans ce parallélisme, il se trouve qu'elle en est l'un des tenants majeurs, car sa présence lors des rencontres diplomatiques est attestée avec une certaine continuité de deux côtés de l'Égée durant plusieurs siècles⁷⁷.

À la lumière de ces considérations, on ne peut suivre Giovannini quand il affirme : « on [...] rencontre [la δεξιωσις] deux fois dans l'*Iliade*, où la poignée de main renforce les serments et les libations par lesquelles sont sanctionnées les accords. Cette pratique disparaît par la suite dans le monde grec »⁷⁸. La référence est à deux passages presque identiques :

- i. Πῆ δὴ συνθεσῖαι τε καὶ ὄρκια βήσεται ἡμῖν;
ἐν πυρὶ δὴ βουλαί τε γενοῖατο μήδεά τ' ἀνδρῶν
σπονδαί τ' ἄκρητοι καὶ δεξιάι, ἧς ἐπέπιθμεν.

Et que vont donc devenir, dites-moi, et les traités et les serments ?

Au feu alors tous les desseins, tous les projets des hommes,

et le vin pur des libations, et les mains droites, auxquelles nous fîmes confiance ?⁷⁹

- ii. Οὐ μὲν πῶς ἄλιον πέλει ὄρκιον αἰμά τε ἀρνῶν
σπονδαί τ' ἄκρητοι καὶ δεξιάι, ἧς ἐπέπιθμεν.
Εἶ περ γάρ τε καὶ αὐτίκ' Ὀλύμπιος οὐκ ἐτέλεσσεν,
ἔκ τε καὶ ὄψ' ἐτελεῖ, σὺν τε μεγάλῳ ἀπέτισαν
σὺν σφῆσιν κεφαλῆσι γυναιξί τε καὶ τεκέεσσιν.

Non, le pacte juré n'est pas encore réduit à rien, pas plus que le sang des agneaux,
le vin pur des libations, et les mains droites, auxquelles nous fîmes confiance.

L'Olympien certes peut ne pas agir sur l'heure : il agit toujours, si longtemps

qu'il ait tardé, et les coupables paient leur dette – avec un gros intérêt – de leur propre vie,
de la vie de leurs femmes et de leurs enfants.⁸⁰

Il est vrai que ces extraits ont une importance primordiale. Le premier est mis dans la bouche de Nestor qui, après la proposition d'Agamemnon prônant pour sa part un retour immédiat des Achéens en leurs demeures, rappelle à tous les serments qui les engagent à lutter contre les Troyens ; le deuxième est issu d'un discours qu'Agamemnon adresse à Ménélas. La formule par laquelle l'Atride décrit la stipulation des pactes est précise : ceux-ci sont constitués d'une formulation solennelle (βουλαί, présent seulement dans le premier texte) et jurée (le serment des vers II, 339 et

royales de Mari (MUNN-RANKIN 1956), les lettres d'el-Amarna (LIVERANI 1998) et les documents hittites (BECKMAN 1996) montrent qu'au II^e millénaire av. J.-C. une même structure formulaire du pacte présentait, dans les formations étatiques du « *Great Powers' Club* », un grand nombre de rituels et symboles communs. Cf. McCARTHY 1963, p. 80 et WEINFELD 1990. Nonobstant la fin du grand système politique du bronze récent au XII^e siècle, le schéma de la tractation fit d'ailleurs preuve d'une grande résistance (voir BEDERMAN 2001, p. 31).

(76) Karavites est revenu sur ces questions dans KARAVITES 2008, p. 145-169. D'autres appuis à cette théorie se trouvent, au V^e siècle, chez Hérodote : cf. GAZZANO 2002, p. 16.

(77) « Handshaking (δεξία [sic]) as a form of pledge was most characteristic of the Greek alliance, and was also common, not only in Israel, but also in Assyria where we find – on a limestone inscription from Nimrud [voir MALLOWAN 1966, 2, p. 444 sq. ; l'interprétation du bas-relief est aussi le pivot de ROLLINGER & NIEDERMAYR 2007] – Shalmaneser III shaking hands with the king of Babylon (Marduk-zakir-shumi) as a sign of covenant. » (WEINFELD 1990, p. 181).

(78) GIOVANNINI 2007, p. 225.

(79) HOMÈRE, *Iliade*, II, 339-341. Traduction Mazon modifiée.

(80) Homère, *Iliade*, IV, 158-162. Traduction Mazon modifiée.

IV, 158: ὄρκιον); ils sont scellés par le sang (αἷμα, présent seulement dans le deuxième texte), les libations (σπονδαὶ ἄκρητοι) et les poignées de main (δεξιαί). C'est sur l'ensemble de ces éléments qu'est fondée la πίστις. Mais on n'est pas pour autant en droit de considérer ces deux extraits comme relatant des cas distincts des accords interpersonnels, tels que celui de Glaucos et Diomède ou celui d'Héra et Hypnos. Nous savons en effet que chaque chef achéen s'est engagé à partir à Troie à titre personnel, comme la forme plurielle utilisée par Nestor (δεξιαί, ἧς ἐπέπιθμεν) prête également à le penser (est-ce que chaque chef achéen a donné sa main en gage de foi?). Lorsqu'il est question de garantir la validité de sa parole par l'engagement symbolique de la πίστις, il n'y a point de différence entre une poignée de main et l'autre dans l'*Iliade*, car toutes concernent la foi d'un seul individu vis-à-vis d'un seul autre⁸¹. Selon les circonstances considérées, tout simplement, le nombre de garanties symboliques pourvues par les parties prenantes est susceptible de varier : les formalités auxquelles on a recours augmentent au fur et à mesure que croît le nombre de témoins. Il reste que la nature de la πίστις engagée ne subit guère de modifications : celle-ci « voleva dire, in ogni caso, [...], impegni reciproci [...], fondat[i] sul presupposto ideale di una decisione, libera e sincera (almeno formalmente) e responsabile, di ambedue le parti contraenti, qualunque fosse l'effettivo rapporto di forza che passava tra di esse »⁸². Voilà pourquoi l'affirmation qu'après les témoignages de l'épopée homérique le recours à la δεξιῶσις en tant que gage de πίστις disparaît en Grèce est fautive. La δεξιῶσις se poursuit très simplement dans le domaine qui lui est le plus propre, c'est-à-dire dans les rapports interpersonnels et dans les accords entre particuliers⁸³, sans par ailleurs déranger aucunement le développement de la dimension communautaire de la polis et de la faculté de celle-ci à stipuler des traités censés valoir pour chacun des citoyens qui la composent. Ce sont plutôt ces pactes que les poleis établissaient entre elles qui ont l'air d'avoir emprunté leurs éléments au rituel interpersonnel. Il convient de s'y arrêter brièvement.

2.2 Δεξιῶσις et πίστις sur la scène théâtrale athénienne : traces de grammaticalisation

Dans la mesure où la polis, par ses institutions, subsume en une seule entité communautaire l'ensemble de ses citoyens, il est possible de visualiser le traité entre deux poleis à la manière d'un pacte entre individus. Deux divinités poliades, par exemple : c'est le cas d'un certain nombre de bas-reliefs surmontant la transcription épigraphique de traités et d'accords diplomatiques dans lesquels la cité d'Athènes était partie prenante et qui représentent la déesse Athéna en train de serrer la main à une autre divinité⁸⁴. Au premier regard, ces δεξιῶσεις sembleraient mettre les déesses poliades sur un pied d'égalité, bien que le fait même qu'Athéna occupe souvent la position droite laisse transparaître la prépondérance d'Athènes⁸⁵. Ces images sont un très bon symbole de l'usage que

(81) Dans le cas qui nous occupe ici, la référence est soit à la personne de Ménélas, soit à celle de Tyndare, cf. GANTZ 2004, p. 996-998.

(82) CALDERONE 1964, p. 51. Voir aussi TAILLARDAT 1982 et GIORDANO 1999, p. 40.

(83) Comme l'attestent les sources iconographiques. Voir les représentations des accords de mariage entre les futurs beaux-pères et beaux-fils sur les vases : p. ex. le *skyphos* n. 812 du Musée du Céramique, à Athènes, datant à peu près de 750 av. J.-C. ; pour la céramique plus récente, voir p. ex. le *loutrophoros* à figures rouges n. 03.802 du Fine Arts Museum de Boston = ARV² 15815.

(84) Voir GRAF 1996, p. 349 et LAWTON 1995, p. 36-37 : Athéna serre la main à une divinité, à une personnification ou à un héros éponyme ; jamais elle ne la serre à un être humain. La plus belle et la mieux conservée de ces stèles date de 403/402 av. J.-C., et enregistre trois décrets réglant les relations des Athéniens avec les Samiens (*IG I³ 127, IG II² 1* ; Athènes : AM 1333. Voir BLANCHARD 2007).

(85) La constante prééminence des figures placées à droite dans l'iconographie de la poignée de main est soutenue par ROLLINGER & NIEDERMAYR 2007, dans un article visant à interpréter le bas-relief assyrien cité *supra*, n. 77 à l'aide des célèbres représentations d'Antiochos I de Commagène (69-36 av. J.-C.) serrant la main à différents dieux (cf. ÇEVİK 2016), aussi bien que des *dextrarum iunctiones* sur les monnaies romaines ; les auteurs délaissent pourtant les sources grecques.

l'on faisait de la poignée de main dans les circonstances diplomatiques à l'époque classique. Nous pourrions peut-être qualifier cet usage de « psychologique ». Ce n'est d'ailleurs qu'un pas ultérieur que la pratique fait sur la voie de la grammaticalisation. Nous avons vu que, dans le pacte homérique – qui unifiait en une seule idée à la fois les promesses personnelles et les traités diplomatiques – la main droite tenait un rôle essentiel en tant que garantie symbolique de la πίστις. Nous voudrions maintenant mettre l'accent sur le fait que, tandis que la procédure « légale » pour stipuler un traité s'était faite de plus en plus sophistiquée, l'idée d'accord diplomatique qui circulait dans la société à l'époque classique ne semble guère avoir changé par rapport aux descriptions homériques, en ce qui concernait son esprit aussi bien qu'en ce qui concernait sa symbolique fondamentale. Ce sont à nouveau les sources théâtrales qui nous permettent de tenir un tel propos. Considérons ce passage des *Acharniens* d'Aristophane :

Δικαιοπόλις:	ἽΓραθοὶ τοὺς μὲν Λάκωνας ἐκποδῶν ἐάσατε, τῶν δ' ἐμῶν σπονδῶν ἀκούσατ', εἰ καλῶς ἐσπεισάμην.
Χορός:	Πῶς δέ γ' ἂν καλῶς λέγοις ἄν, εἴπερ ἐσπείσω γ' ἄπαξ οἷσιν οὔτε βωμὸς οὔτε πίστις οὔθ' ὄρκος μένει;
Dicéopolis:	Mes braves, laissez donc là les Laconiens ; écoutez plutôt ma trêve et voyez si je l'ai bien faite.
Chœur:	Bien fait ! Comment peux-tu encore parler ainsi, quand une fois tu as traité avec des gens pour qui autels, bonne foi et serment n'ont aucune valeur ? ⁸⁶

Le texte a une visée comique, mais il n'y a point de raison de songer à ce qu'il ne soit pas digne de confiance dans ses traits généraux : le rire au théâtre ne peut être engendré que par le détournement des situations familières au public. Il est intéressant de remarquer que la structure en trois parties du pacte (formulation, offrande aux dieux et échange réciproque de la πίστις) est la même que dans les propos de Nestor en *Illiade*, II, 339-341. Le protagoniste des *Acharniens*, Dicéopolis, vient de stipuler une trêve privée avec les Spartiates (la comédie fut représentée en 425 av. J.-C., en pleine guerre archidamique). C'est pourquoi le chœur, composé de charbonniers du dème d'Acharnes, décide sans hésiter de le lapider. Les premiers vers que nous avons cités constituent la tentative de Dicéopolis d'apaiser la colère des choreutes : le fermier affirme avoir conclu sa trêve en bonne et due forme (καλῶς), en espérant apparemment susciter l'admiration des Acharniens. Bien évidemment, c'est un échec. Le chœur rappelle à Dicéopolis les éléments sur lesquels doit se fonder une trêve digne de ce nom, c'est-à-dire une trêve solide : le βωμὸς, la πίστις et l' ὄρκος. Même si aucun élément ne donne à penser qu'Aristophane s'inspire ici des vers homériques, ces trois composantes de la trêve reprennent directement les σπονδαί, les δεξιάι et l' ὄρκιον de Nestor, comme l'avait déjà remarqué le scholiaste⁸⁷. Aussi, ce n'est sans doute pas un hasard si, encore au x^e siècle de notre ère, le rédacteur de l'entrée συνθηκαί (*sunthēkai*) du lexique de la *Souda* a repris à la fois les vers d'Homère et la scholie à Aristophane, pour affirmer que les traités sont

αἱ πίστεις αἱ διὰ τριῶν ἐτελοῦντο· λόγων, ἔργων, χειρῶν. λόγων μὲν οἷον δι' ὄρκων, ἔργων δὲ οἷον τῶν ἐν τοῖς βωμοῖς θυσίων, χειρῶν δὲ ἐπεὶ αἱ πίστεις διὰ χειρῶν ἐγίνοντο. Καὶ Ὀμηρος· καὶ δεξιάι, ἧς ἐπέπιθμεν. Καὶ τρία ἐγκλήματα παραβασίας, βωμὸς, πίστις, ὄρκος.

les accords qui étaient stipulés par trois étapes : les paroles, les actions, les mains. Par la parole, c'est-à-dire à travers les serments ; par les actions, c'est-à-dire par les sacrifices auprès des autels ; par les mains, car les accords entraient en vigueur à travers les mains. Comme le dit aussi Homère : « et les

(86) ARISTOPHANE, *Acharniens*, 305-308. Trad. Coulon légèrement modifiée.

(87) Σ *ad v.* 308, *cod. Venetus* (Wilson). Il convient de souligner que, de la même manière que le mot πίστις reprend ici les δεξιάι homériques, les σπονδαί de Nestor sont reprises par le βωμὸς du chœur d'Aristophane : cet élément rappelle, si besoin était, le rôle que la dimension religieuse jouait dans les accords grecs.

mains droites auxquelles nous fîmes confiance ». Il y a aussi trois types de plaintes pour violation [d'un accord] : [à l'encontre de] l'autel, de la foi, du serment⁸⁸.

Nous sommes en présence d'un autre glissement sémantique. Dans la promesse personnelle entre particuliers, la δεξιωσις symbolise la πίστις, tandis que dans le traité international, tel qu'il est résumé chez Aristophane, le mot πίστις semble prendre la place qu'avait le mot δεξιά dans la bouche du Nestor homérique⁸⁹. De plus, ces termes tendent tous les deux à assumer le sens de « promesse » tout court. La promesse personnelle suppose la πίστις réciproque entre deux individus; or, cette πίστις est symbolisée par la poignée des mains droites, donc la promesse est susceptible d'être symbolisée par la δεξιά. Un grand nombre de passages tirés de la littérature théâtrale athénienne témoignent de ce phénomène dans l'usage commun. Nous pouvons en citer quelques-uns. Le plus célèbre est sans aucun doute issu de la *Médée* d'Euripide, où la main droite jouit d'une importance particulière, car « it is with the very hand she pledged to Jason that Medea takes revenge on him by killing their children. The symbol of friendship and sacred trust thus becomes the instrument of violence »⁹⁰:

Μήδεια δ' ἡ δύστηνος ἠτιμασμένη
βοᾷ μὲν ὄρκους, ἀνακαλεῖ δὲ δεξιᾶς
πίστιν μεγίστην, καὶ θεοὺς μαρτύρεται
οἴας ἀμοιβῆς ἐξ Ἰάσονος κυρεῖ.

Et Médée, l'infortunée! Sous le coup de l'outrage
à grands cris invoque les serments, les mains échangées,
gage suprême; elle prend les dieux à témoin du retour dont la paie Jason.⁹¹

Dans les propos de la nourrice à qui est confié le prologue, les mains droites (le nom est au pluriel car il fait référence à une δεξιωσις⁹²) sont une πίστις suprême (μεγίστη). Plutôt que par « foi », ou « confiance », ici il convient au traducteur moderne de rendre le mot par « gage de confiance ». Mais en grec la différence n'existe pas: « that which gives confidence »⁹³ et le sentiment même de confiance sont unifiés. La πίστις est un concept abstrait que l'on peut pourtant « couler » dans des *realia*.

D'autres passages montrent que la poignée de main symbolisant le lien de πίστις pouvait être requise pour attacher la parole à l'honneur. C'est par exemple le cas dans une scène sophocléenne tirée du *Philoctète*. Chargé de s'emparer de l'arc de Philoctète, Néoptolème a promis à ce dernier qu'il le prendrait sur son navire et le ramènerait chez lui, en le délivrant de l'exil sur l'île de Lesbos⁹⁴. Mais lorsque Philoctète est saisi par une poussée de douleur soudaine provenant de sa plaie et sent qu'il va perdre ses esprits, il confie son arc à Néoptolème. Le héros est conscient à la fois que l'arc est son seul moyen de survie sur l'île et que pendant son inconscience ce même arc va être entièrement à la merci de Néoptolème. Voici donc ses mots:

Φιλοκτήτης·	Ἄλλ', ἀντιάζω, μὴ με καταλίπης μόνον.
Νεοπτόλεμος·	Θάρσει, μενοῦμεν.
Φιλοκτήτης·	Ἥ μενεῖς;
Νεοπτόλεμος·	Σαφῶς φρόνει.

(88) *Souda*, σ 1587 Adler, s.v. « συνθήκαι ». Traduction personnelle.

(89) Cf. SOMMERSTEIN 1998², p. 170, ad ARISTOPHANE, *Acharniens*, 309.

(90) FLORY 1978, p. 70.

(91) EURIPIDE, *Médée*, 20-23. La référence serait au mariage selon MASTRONARDE 2002, p. 167.

(92) Cf. FLORY 1978, p. 71, qui rappelle que « the handclasp between Jason and Medea [...] [is] extraordinary, [...] [for] no Athenian woman could enter into such a contract on her own behalf ».

(93) *LSJ*, s.v. « πίστις », II.

(94) Sur le personnage de Néoptolème chez Sophocle, on peut voir JOUANNA 2007, p. 375-378. Sur cette scène, voir TAPLIN 1971 et TELÒ 2001.

Φιλοκτήτης·	Οὐ μὴν σ' ἔνορκόν γ' ἀξιώ θέσθαι, τέκνον.
Νεοπτόλεμος·	Ὡς οὐ θέμις γ' ἐμούσσι σοῦ μολεῖν ἄτερ.
Φιλοκτήτης·	Ἐμβαλλε χειρὸς πίστιν.
Νεοπτόλεμος·	Ἐμβάλλω μενεῖν.
Philoctète:	Mais, je t'en supplie, ne me laisse pas seul.
Νεοπτόλεμος·	Ν' aie crainte, nous resterons.
Philoctète:	Vraiment, tu resteras ?
Νεοπτόλεμος·	Tiens la chose pour sûre.
Philoctète:	Je ne veux pas, mon fils, te lier par serment.
Νεοπτόλεμος·	Aussi bien n'ai-je pas le droit de m'en aller d'ici sans toi.
Philoctète:	Donne-moi donc la foi de ta main.
Νεοπτόλεμος·	Voici ma main, je resterai. ⁹⁵

Philoctète essaie d'obtenir des garanties de l'honnêteté de Néoptolème, qui lui a déjà assuré son intention de l'emmener de Lesbos, mais pourrait tout de même partir pendant la crise du héros, comme l'ont fait naguère les Achéens en route pour Troie; en outre, il y a l'affaire de l'arc. Pourtant, Philoctète hésite à demander un serment (οὐ μὴν σ' ἔνορκόν γ' ἀξιώ θέσθαι), et se résout enfin à engager Néoptolème sur l'honneur, en demandant la χειρὸς πίστιν, la πίστις de la main: une δεξιῶσις. C'est bien sur cette δεξιῶσις que Philoctète va faire levier dans l'exode de la tragédie, en implorant le jeune homme de se tenir à sa parole: «pense à la parole que tu m'as donnée, en touchant ma main droite (ἃ δ' ἦνεσάς μοι δεξιᾶς ἐμῆς θιγῶν), de me ramener chez moi. Cela, fais-le, mon enfant, sans tarder»⁹⁶. De même que Philoctète aurait fait sans doute le Strepisade des *Nuées* d'Aristophane, si l'astuce pour extorquer à son fils la promesse de devenir philosophe avait fonctionné. Aux vers 80-81 de la comédie, en effet, il réveille soudainement Phidippide de son sommeil et profite de sa confusion pour se faire donner la main droite (v. 81: κύσον με καὶ τὴν χεῖρα δὸς τὴν δεξιάν)⁹⁷.

La χειρὸς πίστις (la «foi» ou, désormais aussi, la «promesse» de la main) est pourvue d'une symbolique aussi forte que parfois il n'est pas nécessaire de mettre en scène une δεξιῶσις pour l'évoquer: il suffit qu'un acteur montre la main pour que le public comprenne. C'est le cas de l'*Iphigénie en Tauride* d'Euripide. Croyant mourir, Oreste confie à son ami Pylade la tâche de pourvoir à ses rites funèbres:

Ὅταν δ' ἐξ Ἑλλάδ' ἵππιόν τ' Ἄργος μόλης,
 πρὸς δεξιᾶς σε τῆσδ' ἐπισκίπτω τάδε·
 τύμβον τε χῶσον κἀπίθες μνημεῖά μου,
 καὶ δάκρυ' ἀδελφῆ καὶ κόμας δότω τάφῳ.
 Rentré en Grèce, et dans Argos riche en cavales,
 par ta main droite que voici, je te demande ceci:
 érige-moi un tertre avec un monument.
 Que ma sœur y dépose et ses pleurs et ses boucles.⁹⁸

Il n'est pas exclu que ces paroles d'Oreste contiennent une didascalie suggérant à l'acteur de saisir la main droite de Pylade en prononçant la réplique. Il n'y a pas de raison particulière pour croire que la δεξιῶσις ne doit pas avoir lieu entre les deux personnages. Mais il se peut aussi qu'Oreste se limite à l'indiquer, ou qu'il soulève sa propre main pendant qu'il parle. Ce qui importe, c'est de remarquer

(95) SOPHOCLE, *Philoctète*, 809-813. Traduction Mazon légèrement modifiée. Cf. aussi SOPHOCLE, *Ceïpe à Colone*, 1632.

(96) SOPHOCLE, *Philoctète*, 1398-1400. Trad. Mazon légèrement modifiée.

(97) Cf. aussi SOPHOCLE, *Trachiniennes*, 1179-1184; EURIPIDE, *Hélène*, 836-840; *Iphigénie à Aulis* 56-60 et 471-476; ARISTOPHANE, *Grenouilles*, 786-791.

(98) EURIPIDE, *Iphigénie en Tauride*, 700-703. Trad. Grégoire & Parmentier légèrement modifiée. Cf. BELFIORE 2000, p. 27-28.

qu'un signe fait par la main droite suffit à symboliser la requête d'un engagement sur l'honneur de la partie prenante. Ce fait éclaire en effet deux éléments d'importance primordiale.

Un premier constat d'ordre général est que, dans les témoignages datant du v^e siècle que l'on vient d'analyser, l'honneur des parties prenantes revêt dans les accords un rôle moins fondamental que chez les Achéens d'Homère. Jamais un personnage homérique n'aurait songé à demander la *χειρὸς πίστις*, comme le font Philoctète ou Strepssiade. Ces héros se prenaient les mains droites l'un l'autre sans aucun besoin de les requérir, car, dans le cadre de l'idéologie aristocratique que reflète l'épopée, l'engagement de l'honneur se présente comme une nécessité sociale⁹⁹. En revanche, dans les pièces théâtrales de l'Athènes démocratique que l'on vient d'étudier, la valeur sociale de la *πίστις* sur l'honneur semble avoir plutôt basculé vers la sphère de l'action morale.

Le deuxième constat découle du premier et concerne le rôle de la poignée de main dans les accords diplomatiques, dont la promesse «sécurisée» par la *πίστις* réciproque et fondée sur l'honneur des parties n'est qu'un élément parmi d'autres. Les *poleis* avaient d'autres manières, bien plus concrètes, de garantir le respect des clauses de leurs traités. Il n'en demeurerait pas moins que, du point de vue de la symbolique et sans doute de la propagande, c'était le lien de *πίστις* qui, avec sa connotation morale, représentait de la façon la plus efficace (à côté de la contrainte religieuse apportée par les serments¹⁰⁰) l'engagement des parties prenantes.

C'est dans un tel cadre, selon nous, qu'il convient de comprendre le maintien – au niveau des conceptions partagées par le public du théâtre et notamment du passage des *Acharniens* que nous avons cité – de la structure tripartite du pacte homérique pour décrire le traité entre *poleis*. La réalité qui sous-tend les mots n'était bien évidemment pas celle des promesses homériques (et nous pouvons d'ailleurs douter qu'il en ait jamais été ainsi en dehors de l'idéologie traditionnelle), mais ces mots avaient été maintenus à leur place, de même que les pratiques symboliques correspondantes. Des symboles creux, ou grammaticalisés, puisqu'aucune communauté ne se serait contentée de la seule *πίστις* dont ils étaient la métaphore afin de garantir sa politique étrangère. Avec le développement du système de la *polis*, la Grèce s'était dotée des instruments (institutions exécutives communautaires, lois écrites auxquelles faire référence, tribunaux) pour garantir les accords d'une manière plus sûre que ne faisait une *πίστις* fondée sur l'honneur. Le maintien des références à cette *πίστις*, que ce soit dans les formules et dans les pratiques ou sur les bas-reliefs ornant les stèles des traités, avait cependant des avantages. En effet, la présence des symboles de la confiance traditionnelle, telle la *δεξιῶσις*, permettait toujours de se soustraire à un accord juré en s'appuyant sur de nouvelles décisions prises par les instances de décision communautaire de la *polis*, sans pourtant devoir renoncer à accuser la contrepartie d'avoir violé un engagement de *πίστις* réciproque, au cas où c'était cette dernière qui se dérobaient à une clause du traité. Un atout non négligeable, du point de vue de la propagande.

CONCLUSION

Récapitulons ce qui ressort des multiples volets de cette enquête avant de conclure. Nous avons observé que, dès la fin de l'époque archaïque, en Grèce la poignée de main, jadis pratique gestuelle à la symbolique puissante et diverse, fut entraînée dans un processus de simplification sémantique que l'on peut rapprocher de la grammaticalisation en linguistique. À l'origine du succès de la *δεξιῶσις* nous avons cru reconnaître une dynamique psychologique, à savoir sa capacité

(99) Voir en général DONLAN 1980, notamment p. 36-75.

(100) Sur les serments, cf. PLESCIA 1970, p. 1-14; LONIS 1980; SOMMERSTEIN & FLETCHER 2007, p. 11-38; SOMMERSTEIN & BAYLISS 2013.

à instaurer les conditions d'une communication efficace, ce qui aurait favorisé la naissance de la πίστις. Cependant, la grammaticalisation semblerait avoir transformé la poignée de main en sanction de l'existence de cette πίστις, puis en geste que l'on tenait pour capable de la produire. À ce stade, les liens avec l'état émotif de tension que nous avons relevés durant l'étude des extraits de l'épopée paraissent très affaiblis. Plus précisément, nous avons soutenu que la δεξιωσις telle qu'elle est représentée chez Homère fonctionne comme un interrupteur de la tension émotive dans une relation ; nous avons également constaté que, loin de constituer un geste ordinaire proche de tout autre type de salutation, elle était réservée, justement, aux occasions où un individu ressentait le besoin de communiquer sa tension émotive vis-à-vis d'un autre sans pour autant que sa conduite soit perçue comme indélicate. La δεξιωσις semble avoir défini le canal de communication adaptée à cette tension, soit par une suspension temporaire du tact attendu, soit par une augmentation de la solennité perçue. Le choix entre ces deux fonctions dépend du poids spécifique des individus en jeu : s'agissant d'un geste bilatéral et réciproque essentiellement inadapté à signifier la différence de rang, c'est à d'autres éléments de la communication (initiative, parole, regard, etc.) que revient cette tâche. Mais ce caractère « difficile » de la δεξιωσις tend à disparaître au fur et à mesure que sa fonction devient typée. Chez les tragiques, pareil caractère est réexhumé quand la πίστις est trahie, ou quand un personnage craint qu'elle ne le soit. Il serait d'ailleurs possible de mettre en rapport ces constats avec une impression plus générale, qui concerne une « crise » de la πίστις en tant que valeur à partir de la fin du v^e siècle. Pour n'en donner qu'un exemple, cela fait assez longtemps que Steven Hirsch a reconnu les efforts faits par Xénophon pour sensibiliser ses contemporains du iv^e siècle à ce problème¹⁰¹. Sans entrer dans une question qui nous amènerait très loin, contentons-nous de noter que l'évolution de la δεξιωσις telle qu'on l'a retracée s'intègre bien dans le cadre des mutations culturelles complexes de l'Athènes « fin de siècle »¹⁰².

Ces considérations n'achèvent pas, bien évidemment, l'histoire de la δεξιωσις, qui continue d'évoluer en tant que pratique interrelationnelle aussi bien qu'en tant que symbole pendant de longs siècles, en Grèce et au-delà. Elle n'a pas encore fini de le faire aujourd'hui. De même, son lien avec l'idée de bonne foi change en fonction des déclinaisons que présente cet idéal selon les cultures et les époques. Pour ne donner que deux exemples, il serait également intéressant d'étudier la poignée de main diplomatique entre un Grec et un Romain, ou les nouvelles significations que le geste assumait avec la diffusion du christianisme. En outre, comme on l'a dit dès l'introduction, il vaudrait certainement la peine – à côté de l'examen des textes que l'on a essayé ici – de conduire une analyse serrée de sources iconographiques, pour comparer ensuite les résultats et tenter une synthèse qui aurait beaucoup à nous apprendre. Sans doute deviendrait-il possible, alors, de répondre à de nombreuses questions, dont certaines ont un intérêt particulier pour l'histoire de la poignée de main grecque. Par exemple : pourquoi le motif de la δεξιωσις, assez rare dans les sources iconographiques d'époque archaïque, devient-il si fréquent au v^e et au iv^e siècle av. J.-C. ? Y a-t-il un lien entre ce phénomène et le processus de grammaticalisation dont nous avons repéré les traces dans les sources littéraires ? Il n'est pas rare qu'en étudiant un symbole on s'aperçoive avoir moins affaire à une simple pratique qu'à l'empreinte d'une valeur, voire à une porte entrouverte sur un système de croyances tout entier. À l'issue de ces réflexions, nous espérons avoir montré que la δεξιωσις grecque pourrait bien être tenue pour une de ces portes.

Francesco MARI
Freie Universität Berlin, Excellence Cluster TOPOI

(101) HIRSCH 1985, p. 20-21.

(102) La référence est à un affrontement entre des mentalités, des styles de vie et des propositions éducatives (cf. p. ex. ARISTOPHANE, *Nuées*, 961-1023), dont le procès intenté à Socrate n'est que la pointe d'un iceberg : voir ISMARD 2013.

Bibliographie

- BECKMAN G., 1996, *Hittite Diplomatic Texts*, Atlanta (GA).
- BEDERMAN, D. J., 2001, *International Law in Antiquity*, Cambridge.
- BELFIORE, E. S., 2000, *Murder Among Friends. Violation of Philia in Greek Tragedy*, Oxford/New York.
- BLANCHARD, A., 2007, «The Problems with Honouring Samos: an Athenian Document Relief and Its Interpretation», dans Z. Newby & R.E. Leader-Newby (éd.), *Art and Inscriptions in the Ancient World*, Cambridge, p. 19-37.
- BOEGEHOLD, A.L., 1999, *When a Gesture was Expected. A Selection of Examples from Archaic and Classical Greek Literature*, Princeton (NJ).
- BURKERT, W., 1997, *Homo Necans. Interpretationen altgriechischer Opferriten und Mythen*, 2., um ein Nachwort erweiterte Auflage, Berlin/New York (1^{re} éd. 1972).
- CALDERONE S., 1964, Πίστις–Fides. *Ricerche di storia e diritto internazionale nell'antichità*, Messina.
- CANFORA, L., M. LIVERANI & C. ZACCAGNINI (éd.), 1990, *I trattati nel mondo antico. Forma ideologia funzione*, Roma.
- CASSOLA, F., 1991, *Inni Omerici*, Milano (1^{re} éd. 1975).
- ÇEVİK, N., 2016, «Nemrud Dağ of Commagene: Dexiosis of East and West», dans P. Lérique (éd.), *Art et civilisations de l'Orient hellénisé: rencontres et échanges culturels d'Alexandre aux Sassanides*, Paris, p. 185-190.
- CLAIRMONT, C. W., 1986, «Some reflections on the earliest classical Attic gravestones», *Boreas* 9, p. 27-50.
- COULON, V. & VAN DAELE, H., 1942, *Aristophane*, t. IV : Les Thesmophories – Les Grenouilles, Paris.
- CUNIBERTI, G. (éd.), 2017, *Dono, controdono e corruzione. Ricerche storiche e dialogo interdisciplinare*, Alessandria.
- DAVIES, G., 1985, «The significance of the Handshake motif in Classical Funerary Art», *AJA* 89(4), p. 627-640.
- DEL CORNO, D., 1994³, *Aristofane*. Le Rane, Milano.
- DETIENNE, M. & VERNANT, J. P., 2008, *Les ruses de l'intelligence: la mètis des Grecs*, Paris (1^{re} éd. 1974).
- DONLAN, W., 1980, *The Aristocratic Ideal in the Ancient Greece. Attitudes of Superiority from Homer to the End of the Fifth Century B.C.*, Lawrence (CO).
- DONLAN, W., 1989, «The Unequal Exchange between Glaucus and Diomedes in Light of the Homeric Gift-Economy», *Phoenix* 43, p. 1-15.
- DOVER, K. J., 1993, *Aristophanes*. Frogs, Oxford.
- ELIAS, N., 1973, *La civilisation des mœurs*, Paris (éd. orig., *Über den Prozeß der Zivilisation. Erster Band. Wandlungen des Verhaltens in den weltlichen Oberschichten des Abendlandes*, Basel, 1939).
- FLORY, S., 1978, «Medea's Right Hand: Promises and Revenge» *TAPhA* 108, p. 69-74.
- FRIS JOHANSEN, K., 1951, *The Attic grave-reliefs of the classical period. An essay in interpretation*, København.
- GANTZ, T., 2004, *Mythes de la Grèce Archaique*, St.-Germain-du-Puy: Belin, 2004 (éd. or. *Early Greek Myth. A Guide to Literary and Artistic Sources*, Baltimore [MD], 1993).
- GAZZANO, F., 2002, «La diplomazia nelle Storie di Erodoto. Figure, temi, problemi», dans L. Piccirilli (éd.), *La retorica della diplomazia nella Grecia antica e a Bisanzio*, Roma, p. 8-67.
- , 2005, «Senza frode e senza inganno. Formule "precauzionali" e rapporti interstatali nel mondo greco», dans L. Santi Amantini (éd.), *Dalle parole ai fatti. Relazioni interstatali e comunicazione politica nel mondo antico*, Roma.
- GHERCHANOC, F., 2015, «L'histoire du corps dans l'Antiquité: bilan historiographique», *DHA Supplément* 14, p. 9-18.
- GIORDANO, M., 1999, *La parola efficace. Maledizioni, giuramenti e benedizioni nella Grecia arcaica*, Pisa.
- GIOVANNINI, A., 2007, *Les relations entre États dans la Grèce antique: du temps d'Homère à l'intervention romaine, ca. 700-200 av. J.-C.*, Stuttgart.
- GOFFMAN, E., 1967, *Interaction Ritual. Essays on Face-to-Face Behavior*, Garden City (NY).

- GOTTESMAN, A., 2014, «The Authority of Telemachus», *ClAnt*, 33(1), p. 31-60.
- GRAF, F., 1996, *Gli dei greci e i loro santuari*, dans S. Settis (éd.), *I Greci. Storia Cultura Arte Società*, vol. 2, I, Torino, p. 343-380.
- GROTTANELLI, C., 1988, «Uccidere, donare, mangiare: problematiche attuali del sacrificio antico», in C. Grottanelli, N.F. Parise (éd.), *Sacrificio e società nel mondo antico*, Roma/Bari, p. 353.
- GUIDORIZZI, G., 2002, *Aristofane*. Le Nuvole, introduction et traduction de D. Del Corno, Milano (1^{re} éd. 1996).
- HALIWELL, S., 2015, *Aristophanes. Clouds, Women at the Thesmophoria, Frogs. A Verse Translation, with Introduction and Notes*, Oxford.
- HALL, E. T., 1969, *The Hidden Dimension*, New York City (NY).
- HARRIES, B., 1993, «“Strange Meeting”: Diomedes and Glaucus in *Iliad* 6», *G&R* 40, p. 133-146.
- HARRIS, E. M., 1995, *Aeschines and Athenian Politics*, Oxford.
- HERMAN, G., 1987, *Ritualised Friendship & the Greek City*, Cambridge.
- HERTZ, R., 1909, «La prééminence de la main droite. Étude sur la polarité religieuse», *Revue philosophique de la France et de l'étranger* 68, p. 553-580.
- HIRSCH, S. W., 1985, *The Friendship of the Barbarians. Xenophon and the Persian Empire*, Hanover (NH)/London.
- HOPKINS, W. D., 2006, «Comparative and Familial Analysis of Handedness in Great Apes», *Psychological Bulletin* 132(4), p. 538-559.
- ISMARD, P., 2013, *L'événement Socrate*, Paris.
- JOUANNA, J., 2007, *Sophocle*, Paris.
- JUCKER, A. H. & TAAVITSAINEN, I., 2010, *Historical Pragmatics*, Berlin/New York City (NY).
- KARAVITES, P., 1992, *Promise-Giving & Treaty-Making: Homer and the Near East*, Leiden/New York/Köln.
- , 2008, *Homer and the Bronze Age: The Reflection of Humanistic Ideals in Diplomatic Practices*, Piscataway (NJ).
- KIRK, G. S., 1949, «Ships on Geometric Vases», *ABSA* 44, p. 93-153.
- KNIPPSCHILD, S., 2002, „*Drum bietet zum Bunde die Hände*“. *Rechtssymbolische Akte in zwischenstaatlichen Beziehungen im orientalischen und griechisch-römischen Altertum*, Stuttgart.
- KNOX, B. M. W., 1977, «The “Medea” of Euripides», *YCS* 25, p. 193-225.
- KONSTAN, D., 2007, «Medea: A Hint of Divinity?», *CW*, 101(1), p. 93-94.
- LATEINER, D., 1992, «Heroic Proxemics. Social Space and Distance in the *Odyssey*», *TAPhA* 122, p. 133-163.
- , 1995, *Sardonic Smile. Nonverbal Behavior in Homeric Epic*, Ann Arbor (MI).
- , 2005, «Proxemic and Chronemic in Homeric Epic. Time and Space in Heroic Social Interaction», *CW*, 98(4), p. 413-421.
- LAWTON, C. L., 1995, *Attic Document Reliefs*, Oxford.
- LIVERANI, M., 1990, «Terminologia e ideologia del patto nelle iscrizioni reali assire», dans CANFORA, LIVERANI & ZACCAGNINI 1990, p. 113-147.
- LOUIS R., 1980, «La valeur du serment dans les accords internationaux en Grèce classique», *DHA*, 6, p. 267-276.
- LORANDOU-PAPANTONIOU, R., 1975, «Μυκηναϊκός ἀμφοροειδής κρατήρ τοῦ Ἐθνικοῦ Ἀρχαιολογικοῦ Μουσείου», *AE*, 1974, p. 85-91.
- LOW, P., 2007, *Interstate Relations in Classical Greece. Morality and Power*, Cambridge.
- MADERNA, C., 2011, «Tod und Leben an attischen Gräbern der klassischen Zeit», *Thetis*, 18, p. 40-68.
- MALLOWAN, M. E. L., 1966, *Nimrud and Its Remains*, London.
- MARCH, J., 2001, *Sophocles. Electra*, Warminster.
- MARI, F., 2015, «The Exchange of Symbolic Guarantees between Clearchos and Tissaphernes. Traces of a Cultural Short-Circuit», dans G. C. Brückmann *et al.* (éd.), *Cultural Contacts and Cultural Identity, Proceedings of the 1st Munich Interdisciplinary Conference for Doctoral Students (MITaP)*, München, p. 45-52.

- , 2016, «The Stranger on the Threshold. Telemachus Welcomes Athena in *Odyssey* 1.102–143: A Case Study of Polite Interaction in Ancient Greek Culture», *Journal of Politeness Research*, 12(2), p. 221-244.
- MARKANTONATOS, A., 2013, *Euripides' "Alcestis". Narrative, Myth, and Religion*, Berlin/Boston (MA).
- MASTROMARCO, G. & TOTARO, P., 2006, *Commedie di Aristofane*, vol. 2, Torino.
- MASTRONARDE, D. J., 2002, *Euripides. Medea*, Cambridge.
- MAUSS, M., 1950, «Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques», dans *Id. Sociologie et anthropologie*, Paris (1^{re} éd. *L'année sociologique* 1, 1923-1924, p. 30-186).
- MCCARTHY D. J., 1963, *Treaty and Covenant. A study in form in the ancient oriental documents and in the Old Testament*, Roma.
- MCNIVEN, T. J., 1982, *Gestures in Attic Vase-Painting: Use and Meaning*, Ann Arbor (MI).
- MEYER, M., 1999, «Gesten der Zusammengehörigkeit und Zuwendung. Zum Sinngehalt attischer Grabreliefs in klassischer Zeit», *Thetis*, 5/6, p. 115-132.
- MITCHELL, L. G., 1997, *Greeks Bearing Gifts. The Public Use of Private Relationships in the Greek World, 435-323 BC*, Cambridge.
- MOSLEY, D. J., 1973, *Envoys and Diplomacy in Ancient Greece* («Historia» Einzelschriften 22), Wiesbaden.
- MUNN-RANKIN, J. M., 1956, «Diplomacy in Western Asia in the Early Second Millennium BC», *Iraq*, 18(1), p. 68-110.
- NEHRlich, B., 2010, «Metaphor and Metonymy», dans JUCKER & TAAVITSAINEN 2010, p. 193-215.
- NEUMANN, G., 1965, *Gesten und Gebärden in der griechischen Kunst*, Berlin.
- OSBORNE, M. J., 1983, *Naturalization in Athens*, vol. III-IV, Bruxelles.
- PEMBERTON, E., 1989, «The *dexiosis* on attic gravestones», *MedArch*, 2, p. 45-50.
- PICCIRILLI, L., 2002, *L'invenzione della diplomazia nella Grecia antica*, Roma.
- PLESCIA, J., 1970, *The Oath and Perjury in Ancient Greece*, Tallahassee (FL).
- PROST, F., 2006, «Introduction», dans F. Prost & J. Wilgaux (éd.), *Penser et représenter le corps dans l'Antiquité*, Rennes, p. 7-11.
- RADERMACHER, L., 1967, *Aristophanes' „Frösche“*, Graz/Wien/Köln.
- RÄUCHLE, V., 2017, *Die Mütter Athens und ihre Kinder. Verhaltens- und Gefühlsideale in klassischer Zeit*, Berlin.
- REECE, S., 1993, *The Stranger's Welcome. Oral Theory and the Aesthetics of the Homeric Hospitality Scene*, Ann Arbor (MI).
- ROLLINGER R. & NIEDERMAYR H., 2007, «Von Assur nach Rom: *Dexiosis* und „Staatsvertrag“ – Zur Geschichte eines rechtssymbolischen Aktes», dans R. Rollinger & H. Barta (éd.), *Rechtsgeschichte und Interkulturalität* («Philippika» 19), Wiesbaden, p. 135-178.
- ROSSI, L. E., 1989, «Livelli di lingua, gestualità, rapporti di spazio e situazione drammatica sulla scena attica», dans L. de Finis (éd.), *Scena e spettacolo nell'antichità* (Atti del Convegno Internazionale di Studio: Trento, 28-30 marzo 1988), Firenze, p. 63-78.
- SCHEID-TISSINIER, É., 1994, *Les usages du don chez Homère. Vocabulaire et pratiques*, Nancy.
- SCHMALTZ, B. & M. SALTA (2003), «Zur Weiter- und Wiederverwendung attischer Grabreliefs klassischer Zeit», *JDAI*, 118, p. 49-203.
- SCHRIFFIN, D., 1974, «Handwork as Ceremony: The Case of the Handshake», *Semiotica* 12/3, p. 189-202.
- SEECK, G. A., 2008, *Euripides. Alkestis*, Berlin/New York City (NY).
- SITTL, C., 1890, *Die Gebärden von Griechen und Römer*, Leipzig.
- SOMMERSTEIN, A. H., 1996, *Aristophanes. Frogs*, Oxford.
- , 1998², *Aristophanes. Acharnians*, Oxford.
- , 2001, *The Comedies of Aristophanes*, vol. 11: Wealth, Warminster.
- SOMMERSTEIN, A. H. & FLETCHER, J., 2007, *Horkos. The Oath in Greek Society*, Bristol.

- SOMMERSTEIN, A. H. & BAYLISS A. J., 2013, *Oath and State in Ancient Greece*, Berlin/Boston (MA).
- STREEK, J., 2009, *Gesturecraft. The Manu-Facture of Meaning*, Philadelphia (PA).
- TADMOR, H., 1990, « Alleanza e dipendenza nell'antica Mesopotamia e in Israele: terminologia e prassi », dans CANFORA, LIVERANI & ZACCAGNINI 1990, p. 17-36.
- TAILLARDAT, J., 1982, « Φιλότης, πίστις et foedus », *REG*, 95, p. 114.
- TAPLIN, O. P., 1971, « Significant Actions in Sophocles' *Philoctetes* », *GRBS*, 12, p. 25-44.
- , 1977, « Did Greek Dramatists write Stage Instructions? », *PCPhS*, n. s. 23, p. 121-132.
- TELÒ, M., 2001, « Contatto fisico vero o presunto? A proposito di Soph. *Phil.* 813-818 (con considerazioni su Soph. *El.* 1205-1210) », *SemRom*, 4(2), p. 233-243.
- TELÒ, M., 2002, « Per una grammatica dei gesti nella tragedia greca (I): cadere a terra, alzarsi; coprirsi, scoprirsi il volto », *MD*, 48, p. 975.
- TRAILL, D., 1989, « Gold Armor for Bronze and Homer's Use of Compensatory Τιμή », *CPh*, 84, p. 301-305.
- TRAUOGT, E. C., 2010, « Grammaticalisation », dans JUCKER & TAAVITSAINEN 2010, p. 94-126.
- VAN WEES, H., 1992, *Status Warriors. War, Violence and Society in Homer and History*, Amsterdam.
- VÉRILHAC, A.-M. & VIAL C., 1998, *Le mariage grec: du VI^e siècle av. J.-C. à l'époque d'Auguste*, Athènes/Paris.
- VON REDEN, S., 1995, *Exchange in ancient Greece*, London.
- WAUTHION, M., 2000, « L'interaction en pragmatique historique », dans M. Wauthion & A. C. Simon, *Politesse et idéologie: rencontres de pragmatique et de rhétorique conversationnelles* (« BCILL » 107), Louvain, p. 325-338.
- WEINFELD M., 1990, « The common Heritage of the covenantal Traditions in the Ancient World », dans CANFORA, LIVERANI & ZACCAGNINI 1990, p. 175-191.
- WIRTH, H., 2010, *Die linke Hand. Wahrnehmung und Bewertung in der griechischen und römischen Antike* (« HABES » 47), Stuttgart.
- YAMAGATA, N., 1994, *Homeric Morality*, Leiden/New York City (NY)/Köln.

